

La revue catholique des idées et des faits

Persécutions religieuses des communistes

Une institution indigne de la civilisation moderne : la prostitution réglementée

« Esto perpetua »

Hommage à Louis Le Cardonnell

« La dernière conquête du Roi : Alger 1830 »

Faits-divers et commentaires

L'écho du baroque en France ou le voyage du cavalier Bernini

I. Iliïne

Paul Gemähling

Hilaire Belloc

J. Calvet

Antoine Lestra

Omer Englebert

Marcel Schmitz

Les idées et les faits : Chronique des idées : La grande joie de la prise d'Alger, Mgr J. Schyrgens. — Allemagne — Suisse

La Semaine

◆ Notre éminent collaborateur et ami, Gonzague de Reynold, est en ce moment, dans son pays, l'objet d'attaques violentes. Tous les primaires de Suisse sont ameutés et là, comme partout ailleurs, le fanatisme des instituteurs de gauche est insondable. Professeur de littérature française à l'Université de Berne, Gonzague de Reynold se permet d'être en plus, et tout à fait en dehors de sa fonction officielle, une des têtes de l'Intelligentsia catholique européenne, un des plus profonds penseurs et un des meilleurs écrivains de ce temps. A la Commission de coopération intellectuelle de la Société des Nations, comme à l'Union catholique d'études internationales de Fribourg, il joue un rôle de tout premier plan dans la vie intellectuelle de l'Europe d'après-guerre. Mais voilà, il est catholique et il n'aime guère les Immortels Principes, et cela suffit à liquer contre lui tous les aliborons et tous les démagogues de son pays. Qu'il soit poète, chanteur admirable des beautés de sa Patrie; que son œuvre lui ait valu d'entrer à l'Institut de France; que son action internationale ajoutée au rayonnement de la Suisse, qu'importe tout cela, il est « clérical » et « réactionnaire », il a osé écrire ce livre admirable La démocratie et la Suisse — un des rares « grands livres » de l'après-guerre! — que de crimes accumulés!

On trouvera plus loin l'article que le Journal de Genève consacre au dernier incident de la lutte. Faut-il que les partisans de la pensée libre aient dépassé la mesure pour que l'organe du calvinisme, du protestantisme libéral et du démocratisme le plus orienté vers la gauche ait cru devoir réagir!

Et voilà qui prouve que sous les grands mots de tolérance et de liberté, de démocratie et de progrès, on ne trouve que trop souvent, en Suisse comme en France, comme en Angleterre, en Allemagne et... en Belgique, l'anticatholicisme le plus haineux et l'intolérance la plus farouche. Si cette persécution grandit Gonzague de Reynold, elle émeut douloureusement ses innombrables amis étrangers. En Belgique surtout, on s'imaginait, naïvement, que la Suisse était une terre de liberté...

◆ Il paraît que l'enseignement laïc est en danger! Dans un grand meeting, tenu à Bruxelles, le citoyen Louis Piérard a proclamé que « la guerre scolaire n'a jamais été plus âpre que depuis que l'enseignement libre est subsidié ». Il s'est déclaré « partisan de la liberté d'enseignement, mais qu'on ne demande pas à l'Etat de payer une conception particulière. La Constitution a voulu qu'il y ait une école publique dans ce pays, une école accessible à tout le monde et éduquant tous les enfants dans le même esprit ». En terminant, il a répété que « le socialisme ne combat pas la religion. La religion est une question, le développement de l'enseignement public dans un pays en est une autre ».

Est-il vraiment possible d'énoncer de bonne foi de pareils sophismes? On prétend ne pas combattre la religion, mais la question scolaire est le cœur de la question religieuse, l'école catholique est d'intérêt vital pour le catholicisme, l'école neutre et laïque, accessible à — et puis obligatoire pour — tout le monde, c'est la déchristianisation certaine, c'est « l'éducation de tous les enfants dans le même esprit » anticatholique. Comment alors reprocher aux catholiques — quand on professe ne pas combattre leur religion! — de ne vouloir, pour leurs enfants, que d'un enseignement nettement catholique?

Mais pourquoi le faire subsidier par l'Etat? Parce que l'Etat subsidie ses écoles à lui et que la liberté de l'enseignement risque de devenir illusoire quand l'enseignement public est gratuit ou quasi gratuit alors que la nécessité de maintenir un enseignement libre impose aux catholiques, — qui déjà, comme contribuables, paient des écoles qui déchristianisent et où ils ne peuvent envoyer leurs enfants, — de soutenir en plus des écoles catholiques.

En Belgique, contrairement à ce qu'affirme le citoyen Piérard,

la religion et le développement de l'enseignement public (aux dépens de l'enseignement libre) c'est une seule et même question, la question qui est et reste toujours le fond de notre politique intérieure : pour ou contre le Christ!

L'ordre du jour voté à ce meeting affirme que, seule, l'école laïque « peut donner à l'enfant un enseignement dégagé de tout sectarisme et imprégné du véritable esprit scientifique », que « seul cet enseignement s'adresse à tous, sans distinction d'opinions philosophiques, politiques, ou religieuses... ».

Laissons là le sectarisme, mais si le catholicisme est vrai — et on reconnaîtra, tout au moins, que les catholiques le tiennent pour vrai — l'école laïque qui ignore la religion, quand elle ne la combat pas directement, est antiscientifique au premier chef, puisque l'esprit scientifique exige qu'on aille à la vérité totale sans préjugé aucun. Or l'enseignement neutre prétend ignorer l'essentiel de la vérité : Dieu, son Christ et son Eglise. Pour nous, catholiques, elle est donc la négation même de l'esprit scientifique. Un enseignement qui s'adresse à tous sans blesser les convictions philosophiques, politiques ou religieuses de personne est aussi impossible qu'impensable. Oui, l'enseignement laïc s'adresse à tous mais pour enseigner à tous — que le laïcisme est la vérité.

◆ Un spectateur du match de football France-Belgique, joué à Liège dimanche dernier, écrit à la Nation belge qu'il « a pu juger de l'étendue des ravages causés en Wallonie par la propagande activiste et superflamingante. Il y avait, au Stade de Tilleur, peut-être 20,000 spectateurs qui, unanimement, ont soutenu l'équipe française contre l'équipe belge, sifflant souvent celle-ci parce qu'elle réussissait mal des essais et désapprouvant l'arbitre quand il sifflait des fautes même méritées contre France.

» Evidemment, il n'y avait pas de joueurs wallons dans l'équipe belge et cela devait mécontenter la foule souvent chawvine, mais les clubs wallons ne possèdent pas, en ce moment, de joueur ayant la classe internationale, le comité de Sélection n'est donc pas blâmable.

» Un de mes voisins, habitant Liège, me disait qu'il remarquait cette évolution des Liégeois depuis assez longtemps, mais qu'elle s'accroissait vivement depuis trois mois : c'est la réaction obligée des excès flamingants et le résultat des manœuvres séparatistes en Flandre.

» Les Liégeois se défendent et se tournent vers les Français... »

Se défendent de quoi et contre qui?...

Voilà donc où ont conduit les aveugles et les butés qui depuis dix ans n'ont cessé de représenter, aux Belges d'expression française, le mouvement de renaissance flamande comme antiwallon et anti-national, et toute victoire flamande comme une défaite belge. La responsabilité de la presse — et en particulier de la presse bruxelloise qui eût pu donner le ton, et avant tout de la Nation belge dont le crédit est grand dans certains milieux influents et patriotes — cette responsabilité est lourde. « Francophiles, oui, mais Belges d'abord », écrit la Nation belge comme unique commentaire en tête de la lettre de son lecteur. Oui, Belges d'abord, et nous engageons vivement l'organe quotidien d'union nationale de faire l'enquête qui s'impose sur certaine propagande menée en ce moment en Wallonie contre la Flandre, contre la Belgique et pour la France. Elle découvrira des faits étranges, des immixtions surprenantes, des coïncidences troublantes, toute une agitation louche...

Contentons-nous, pour aujourd'hui, de poser une question : une France aimant vraiment la Belgique ne s'emploierait-elle pas à gagner la sympathie des Flamands et ne s'abstiendrait-elle pas soigneusement de tout ce qui peut augmenter l'animosité actuelle de la Wallonie contre la Flandre? Or, que voyons-nous?...

Persécutions religieuses des communistes⁽¹⁾

Je commencerai par exprimer la conviction profonde dont je suis pénétré : *puisse Dieu et la cause de Dieu sur terre être servis par la vérité et seulement par la vérité!*

De nos jours on tout est sujet à l'instabilité et enclin à la ruine, le monde a besoin, le monde est avide de vérité; et pour nous autres, qui restons fidèles à la foi divine qui illumine nos cœurs, il est de notre devoir de défendre sans hésiter la vérité. Et puisque, comme tous les hommes, placés en face de cette phase gigantesque de combat social et de troubles intérieurs; puisque nous sommes incapables de nous faire une représentation exacte de ce qui se passe en Russie, de cet ensemble énorme de crimes inouïs et de douleurs sans fin; puisque, bien au contraire, nous en sommes réduits à conquérir la vérité pas à pas, lambeau par lambeau, il en résulte que le fardeau de la responsabilité qui nous incombe est particulièrement pesant et ce d'autant plus que le combat dont il s'agit ici est effectivement l'un des plus sérieux et tragiques, l'un des plus acharnés et atroces qu'il soit possible de concevoir...

Donc, il existe une maxime de justice et d'équité, c'est celle-ci : *audiatur et altera pars*, l'autre partie doit également être entendue. Et je me suis imposé la tâche, non seulement d'appliquer cette maxime, mais encore d'aller plus loin, d'écouter d'abord cet autrui et de le faire parler presque entièrement seul; il doit nous éclairer sur sa propre personne et nous mettre spontanément au courant de ses idées et de ses actes; il doit nous fournir des matériaux authentiques et non pas seulement nous apporter des preuves, devenir la source même de notre propre savoir.

Nous savons parfaitement que les communistes sont des hommes de volonté qui luttent passionnément pour atteindre le but qu'ils se sont fixé et qui prennent leur tâche tout à fait au sérieux. On ne saurait guère attendre de pareils hommes qui combattent avec passion, avec fureur même, qu'ils soient capables de se dépeindre eux-mêmes d'une façon objective et impartiale. Eh bien, nous tiendrons compte de ce fait et nous ne perdrons pas de vue que la réalité historique ne peut être meilleure, mais seulement pire.

Considérons tout d'abord des faits et des formules que personne n'a encore niés et qu'il est impossible de nier.

L'attitude communiste vis-à-vis de la religion — et par conséquent de l'Église, des ecclésiastiques, de l'éducation religieuse — ne fait l'objet d'aucune équivoque, car elle est claire et elle a été ouvertement exprimée par les communistes eux-mêmes un nombre incalculable de fois. Cette attitude n'est pas seulement une formule théorique et idéologique, elle a, comme toujours chez les communistes, le caractère d'une ligne de foi pratique et d'un mode de conduite politique. Ici, comme partout ailleurs, ce sont les instructions de Lénine qui servent de base fondamentale. Ses instructions ont été ensuite remaniées par Bouharine et Iaroslavsky, pour être appliquées dans la pratique et servir de méthode de combat. Mais par-dessus tout domine l'esprit de Marx et d'Engels dont les enseignements ont été répétés et glorifiés des centaines de fois.

Que Lénine formule donc lui-même sa façon de voir. Les passages qui suivent sont tous authentiques et n'ont été l'objet d'aucune adjonction.

(1) Discours prononcé à Bruxelles et à Liège aux réunions de protestation contre les persécutions soviétiques.

« Le marxisme », écrit-il, « est du matérialisme. A ce titre, il est un ennemi aussi acharné de la religion, que l'est le matérialisme des encyclopédistes du XVIII^e siècle ou le matérialisme de Feuerbach » (1).

« La religion est de l'opium pour le peuple; cette maxime est la pierre fondamentale de toute la doctrine marxiste en ce qui concerne la question de la religion » (2).

« La religion est une sorte d'alcool infect, dans lequel les esclaves du capital noient leurs figures humaines » (3).

« Afin de maintenir leur domination, toutes les classes opprimées ont besoin de deux fonctions sociales : la fonction du bourreau et la fonction du prêtre. Le bourreau a pour rôle de réprimer les protestations et les indignations des opprimés; le prêtre a pour mission de leur faire espérer en un avenir qui apportera un soulagement à leurs misères et à leurs souffrances, mais toujours dans le cadre de la domination des classes » (4).

Ce qui veut dire, que « la religion est un genre d'oppression morale, qui pèse de tous côtés sur la masse du peuple » (5).

« L'idée de Dieu tient toujours les classes enchaînées par la croyance en la nature divine des oppresseurs ». « Elle sert donc à maintenir le peuple en esclavage » (6).

Voilà pourquoi « toute idée religieuse, quelle qu'elle soit, toute croyance en « un petit bon Dieu », toute coquetterie même avec ce « petit bon Dieu » — est une ignominie... c'est l'abomination la plus redoutable, l'avilissement le plus abject ». « Toute idée de ce « petit bon Dieu » n'est autre chose qu'une nécrophilie, même si ce « petit bon Dieu » est le plus pur et le plus idéal, qui se puisse imaginer... » (7).

Par suite : « Nous devons combattre la religion. C'est là l'a. b. c. de toute la doctrine matérialiste, et aussi, par conséquent du marxisme. » (8).

« Le parti communiste ne peut et ne doit pas se conduire en indifférent devant cette ignorance, cet aveuglement, cette fureur réactionnaire de la « foi religieuse » (9). Il faut créer « un athéisme militant », « un matérialisme militant » (10), pour lutter contre « le sermon, qui prêche une des causes les plus abjectes qui soient au monde, notamment celle de la religion » (11).

« Mais cette lutte doit être menée conjointement avec le mouvement concret et pratique de la lutte de classe » (ouvrière), « qui tend à détruire les racines sociales de la religion » (12). « La propagande athéiste... doit être subordonnée... à cette mission essentielle, qui consiste à organiser les masses exploitées pour lutter contre les exploités » (13).

(1) Voir l'édition soviétique russe : *Les idées de W. I. Lénine sur la religion*, p. 25. « Mysli W. I. Lenina o religii ».

(2) Même ouvrage, p. 23.

(3) Même ouvrage, p. 112.

(4) Même ouvrage, p. 137.

(5) Même ouvrage, p. 112.

(6) Même ouvrage, p. 132.

(7) Même ouvrage, p. 130. L'expression russe « Bogenka » (petit bon Dieu) est une expression enfantine, naïve, caressante; cette expression est employée par Lénine dans un sens malin et sarcastique.

(8) Même ouvrage, p. 25.

(9) Même ouvrage, p. 114.

(10) Même ouvrage, p. 118.

(11) Même ouvrage, p. 90.

(12) Même ouvrage, p. 25.

(13) Même ouvrage, p. 20.

« Il serait stupide de penser que, dans une société qui est fondée sur l'oppression et sur l'abrutissement sans limite de la masse ouvrière, il fût possible de dissoudre les préjugés religieux par de simples et pures prédications. Le joug de la religion qui pèse sur l'humanité n'est pas autre chose qu'un produit et un reflet de l'oppression économique qui sévit au cœur de la société (1). »

« Nous possédons des rouages, ou tout au moins des bureaux officiels, qui sont chargés de ce travail » (de l'athéisme militant). « Mais ce travail est conduit chez nous avec mollesse et d'une façon qui laisse beaucoup à désirer. Pour cette raison il est indispensable de faire une propagande athéiste opiniâtre » et de mener la lutte en faveur du « matérialisme militant (2) ».

Voilà pour Lénine. Nous retrouvons la même netteté, le même ton et les mêmes intentions chez Bouharine.

La religion a toujours été et reste « l'un des plus puissants instruments dans la main de l'opresseur, instrument qui lui sert à maintenir l'inégalité sociale, l'exploitation et l'obéissance esclave des masses ouvrières (3) ».

Donc « la religion et le communisme sont incompatibles, aussi bien théoriquement que pratiquement (4) ».

« Les progrès immenses, remportés par l'homme sur la nature » n'ont pu être réalisés, que « parce que l'homme agit en athée dans tous les cas sérieux de la pratique » (5).

« Entre les directives de la tactique communiste et les commandements de la religion, il existe le plus souvent une contradiction formelle. Le communiste qui rejette les commandements de la religion et qui agit suivant les instructions de son parti, cesse d'être un croyant. » Et inversement (6).

« La lutte contre la religion a deux faces : premièrement — le combat contre l'Eglise, celle-ci étant considérée comme une organisation de propagande religieuse, et ayant un intérêt matériel à maintenir le peuple dans l'ignorance et dans l'esclavage; deuxièmement, le combat contre les préjugés religieux, largement répandus et profondément ancrés dans l'esprit de la masse ouvrière (7). »

Qu'est-ce que l'Eglise ? « L'Eglise est une société d'hommes qui sont unis par leurs ressources en subsistant aux dépens des croyants, aux dépens de leur ignorance et de leur aveuglement. (8) ».

Eh bien, on doit mettre fin à cette exploitation. Premièrement, « en expropriant tout le sol appartenant à l'Eglise, tout son capital... Ces biens « deviennent la propriété du peuple ouvrier » (c'est-à-dire de l'Etat communiste). Deuxièmement, en bannissant des écoles « la propagande religieuse » et en mettant définitivement fin à « l'empoisonnement religieux de l'enfance » (9). Troisièmement, en « dirigeant l'offensive contre la propagande religieuse dans le sein de la famille elle-même, pour libérer les enfants des influences réactionnaires des parents (10) ».

Indépendamment de ceci, il sera nécessaire de diriger la propagande antireligieuse « le plus vigoureusement possible ». Cette propagande aura d'autant plus de succès que la production capitaliste sera plus vite supprimée : le producteur privé et bourgeois dépend de la puissance du marché capitaliste mondial ; par ceci il est porté à donner à tous les événements un sens mystique, à les attribuer à des raisons surnaturelles et à croire ainsi en des causes mystiques et en la volonté de Dieu. Bouharine mentionne ensuite le programme de son parti : « Seule, la réalisation d'un plan rationnel dans le travail social économique et dans la vie entière de la masse pourra entraîner la disparition complète des préjugés religieux » (11)...

Le meneur principal de toute cette offensive, Iaroslowsky s'exprime d'une façon encore plus énergique et plus précise.

Pour lui il s'agit expressément d'une « guerre contre la reli-

gion » (1). Le « communisme et la religion sont des ennemis inconciliables ». « Là où la religion triomphe, le communisme faiblit. Le régime communiste ne pourra être appliqué que là où le peuple sera dégagé des liens de la religion » (2).

« Entre notre programme et la religion il n'existe aucun accommodement possible. (3) » « Un léniniste ne peut avoir aucune croyance en Dieu (4). »

« Nous combattons, non seulement les préjugés religieux, mais encore tout culte religieux (5). » « Toutes les Eglises sont mortes, elles sont toutes inutiles (6). »

« Nous prêchons l'athéisme militant (7). »

« La religion n'est pas du tout une affaire privée (8). » « Nous avons le devoir de détruire toute conception religieuse quelle qu'elle soit (9). »

« La religion met entrave au communisme. » « La religion et le communisme sont irréconciliables » (10).

« Nous ne nous écarterons jamais de cette ligne directrice dans son essence et nous combattons quiconque, dans notre parti, cherchera à s'en écarter (11). »

* * *

Pendant des heures entières je pourrais rapporter de tels passages. Nombreux sont les ouvrages communistes antireligieux et leurs auteurs essayent toujours de décrire et de justifier le même programme...

Mais nous avons assez des preuves. Tout est déjà clair : il s'agit de la nécessité d'arracher aux âmes les sentiments religieux qui les animent, et de supprimer l'organisation religieuse qui s'est implantée dans la vie sociale de l'humanité. Et dans ce but, les communistes sont prêts à employer tous les moyens et tous les chemins possibles. Ainsi Lénine a simplement et franchement reconnu qu'il y a en Russie soviétique des rouages et des bureaux officiels, qui se consacrent à ce travail d'athéisme militant. La propagande antireligieuse grandit toujours ; elle se perfectionne et sa vigueur s'accroît. Le communiste gérant Iaroslowsky nous fait entre autres l'aveu suivant : « Si pour le triomphe d'une certaine classe il est nécessaire de sacrifier dix millions de vies humaines, comme l'a fait la guerre dernière, alors il faut le faire et ça sera fait » (12).

Donc, quiconque a la moindre notion de ce que sont les communistes, de leur caractère et de leur façon d'agir, sait qu'ils agissent réellement suivant leurs convictions ; ils ne cachent ni leur programme, ni leurs intentions ; au contraire, ils manifestent ouvertement et énergiquement leur but ; et ce qu'ils disent, ils le font.

Il serait par suite surprenant, même incompréhensible, que ces hommes de volonté, agressifs et fanatiques, radicaux et logiques, s'en fussent tenus exclusivement à des imprécations ou à des menaces. Les événements montrent qu'il n'en a pas été ainsi, ni au début, ni même de nos jours. Tout ceci peut être, et doit être attesté par des aveux et des textes authentiques.

Ce qui s'est passé en Russie dans l'espace de ces douze années, n'est autre chose que la mise en exécution de ces projets matérialistes et athéistes. C'est une lutte contre l'Eglise et contre la religion.

Ce mouvement fut d'abord dirigé principalement contre l'Eglise orthodoxe-orientale. Ceci pour trois raisons. Premièrement, parce que la confession orthodoxe-orientale comptait, avec ses ramifications, environ 70 p. c. de la population entière et que les autres cultes chrétiens ne comptaient ensemble que 14 p. c. environ de la population ; les religions non chrétiennes en représentaient environ 15 p. c. (13). Deuxièmement, parce que pendant plusieurs années le gouvernement soviétique cherchait à favoriser les autres organisations ecclésiastiques, chrétiennes ou non chrétiennes, dans le but

(1) F. IAROSLAWSKY : *Sur le front antireligieux*. Edition soviétique russe « Na antireligioznoe fronté », p. 44.

(2) Même ouvrage, p. 47.

(3) Même ouvrage, p. 54.

(4) Même ouvrage, p. 56.

(5) Même ouvrage, p. 59.

(6) Même ouvrage, p. 105.

(7) Même ouvrage, p. 59.

(8) Même ouvrage, p. 41.

(9) Même ouvrage, p. 66.

(10) Même ouvrage, p. 93.

(11) Même ouvrage, p. 71.

(12) Même ouvrage, p. 132.

(13) Voir l'ouvrage de D. MENDELIEFF : *K poznaniu Rossii*, pp. 36-41.

(1) Même ouvrage, p. 115.

(2) Même ouvrage, pp. 117-118.

(3) BOUHARINE : *L'ABC du Communisme*. Edition soviétique russe, p. 184.

(4) Même ouvrage, p. 184.

(5) Même ouvrage, p. 185.

(6) Même ouvrage, p. 185.

(7) Même ouvrage, p. 185.

(8) Même ouvrage, pp. 186-188.

(9) Même ouvrage, p. 188.

(10) Même ouvrage, pp. 188-189.

de réduire et d'affaiblir l'Eglise qui était auparavant, depuis des siècles, souveraine en Russie. Troisièmement, parce que les autres organisations confessionnelles étaient reliées à l'étranger par des liens religieux et qu'on ne voulait pas alors froisser les pays étrangers : on avait besoin des autres États à cause des emprunts, des concessions, etc...

Essentiellement ennemis de toute religion et de toute croyance comme telles, haïssant et condamnant toutes les Eglises et toutes les confessions, les communistes ont entamé la lutte contre l'Eglise qui dominait, pour étendre peu à peu leurs attaques sur tous les autres « fronts » religieux : ils agissaient selon leur méthode : *partager pour conquérir*.

Cette persécution du christianisme en Russie dure déjà depuis douze ans. Et maintenant tous ceux qui possèdent l'œil de l'esprit et du cœur pour contempler Dieu, pour Le vénérer et Le servir, sont unis, en Russie soviétique, comme des frères devant les attaques de cet athéisme militant et furieux...

Cette persécution a subi une évolution : elle est étroitement liée au mouvement d'expropriation et de socialisation. Lorsque la vague du communisme s'élève dans le domaine économique, le mouvement antireligieux s'accroît lui aussi ; et inversement. Mais de même que depuis douze ans il n'y a pas eu un seul moment où l'on ait renoncé au programme de socialisation économique, de même pas un seul moment les offensives antireligieuses n'ont cessé. Et toute cette campagne antireligieuse au cours de ces douze années présente un mouvement — d'abord ascendant, puis descendant, puis encore une fois ascendant, — parfaitement soutenu, essentiellement uni, sans interruption.

* * *

La première période est la période du communisme agressif et conséquent, la période de la guerre civile et des premières attaques contre la religion et l'Eglise. Ces attaques dirigées contre la Patrie, contre l'Eglise, contre le droit, contre la propriété, constituaient une seule offensive intégrale et générale. Tout était voué à la destruction, à la ruine.

Tous ceux qui portaient dans leur cœur l'amour sacré de leur patrie et le feu sacré de leur honneur, se joignirent pour combattre... Et pour la majorité des prêtres orthodoxes, comme pour les prêtres de toutes les religions, ce qui importait plus que leur aisance et que leur vie, c'était Dieu dans le ciel et leur devoir ici-bas...

Pouvait-il en être autrement ?

Devait-il en être autrement ?

Les prêtres et les évêques n'avaient aucunement besoin de se mêler directement à la lutte politique comme telle ou de prêter leur aide et leur bénédiction à l'armée blanche. Leur devoir était d'enseigner et de juger, de dire la vérité et de professer leur religion... Tout cela fut considéré comme de la contre-révolution et les communistes y répondirent par des arrestations, des supplices et aussi par la mort.

Le sang des martyrs coula à torrents dans tout le pays. Nos évêques et nos prêtres moururent dans les tourments : noyés dans les fleuves, poignardés, exposés dehors à la gelée, puis arrosés d'eau pour mourir, transformés en glaçons ; ou bien déchiquetés, tués à coups de feu, les yeux crevés... C'est ainsi que périrent : le Métropolitain de Kiev, Wladimir ; l'archevêque de Perm, Andronik ; l'archevêque de Tchernigof, Wassili ; les évêques Guernoguène, Makari, Amwrossi, Nicodime, Mitrophan, Leonti et d'autres, — en tout cinquante-deux ; sans compter les prêtres, les archimandrites et les moines. Ces meurtres furent commis, d'une part par les troupes communistes, d'autre part par les délégations provinciales de la Tchéka.

Le nombre des victimes s'accrut en particulier à l'époque de la confiscation des trésors de l'Eglise dans les années 1921-1922. Toute attitude courageuse, toute parole de protestation, toute participation à la résistance était puni de prison et de mort...

Iaroslowsky en témoigne de la façon suivante :

« Dès les premiers jours de la révolution, dans le combat pour la libération du peuple, nous nous sommes heurtés aux prêtres et à l'organisation religieuse. Et ces prêtres qui prêchèrent en faveur de la guerre contre les classes ouvrières et contre l'Etat soviétique, et qui à l'occasion de la confiscation des trésors religieux incitèrent les esprits à la rébellion — nous les avons mis en prison, condamnés à mort et exécutés (1)... »

(1) IAROSLAWSKY : *Sur le front antireligieux*, p. 83.

En outre, et dès le début, le mariage et l'école furent sécularisés et les biens de l'Eglise confisqués.

On en vint ainsi à la deuxième période.

La deuxième période dura environ six ans. Ce fut en quelque sorte une période de relâchement stratégique. Non pas que les communistes eussent changé d'idée et eussent éprouvé des incertitudes quant à leur but et à leur programme. Pas du tout. Ils sont restés et ils resteront toujours fidèles à leur doctrine. Mais les effets des premières années avaient été tellement destructifs et le peuple réagit sur l'introduction du communisme conséquent et intégral d'une façon si inattendue pour les communistes eux-mêmes, que ceux-ci sentirent la nécessité de s'accommoder à ce nouvel état de choses et de s'abstenir pour quelque temps de cette socialisation générale et définitive.

Ils durent constater, en particulier, que l'attaque sanglante, furieuse et sacrilège qui avait été dirigée contre l'Eglise, contre la foi sacrée et ses fidèles, non seulement n'avait abouti à aucun résultat, mais qu'elle avait produit un effet contraire. Le peuple affluait dans les églises ; de tous côtés se constituaient de nouvelles congrégations de frères et de sœurs ; on recherchait dans les prières et dans la célébration du culte divin la consolation des misères et des souffrances d'alors. Une brèche profonde s'ouvrit entre le peuple et le parti communiste ; et ce dernier chercha à la combler. Il importait alors d'être prudent, de pouvoir s'adapter aux circonstances, de ne pas agir trop brutalement, de ne pas froisser les consciences, et, sans avoir renoncé à la destruction de l'Eglise et de la religion, de préparer et de créer de nouvelles méthodes d'attaque et de combat.

Iaroslowsky s'est exprimé ainsi à ce sujet :

« Le retard porté à l'abolition complète du régime capitaliste implique certainement un retard également dans l'abolition des croyances religieuses. La marche retardée de la révolution mondiale offre aux organisations religieuses l'occasion de reprendre haleine. Mais nous commettrions une grave erreur, si nous pensions que la masse du peuple puisse se défaire elle-même de ses opinions religieuses (1)... »

Sur ce, les communistes ont commencé un travail soutenu, opiniâtre — un travail de désagrégation — afin d'ensevelir peu à peu la Foi et l'Eglise et d'amener ainsi leur disparition certaine et définitive. Pour eux, c'était là les préparatifs d'une grande offensive, laquelle d'ailleurs fait rage déjà dès le printemps de l'année 1929.

Je ne peux pas décrire ici tous les événements qui ont eu lieu au cours de ces années. On a vu des évêques et des prêtres rester héroïquement fidèles à leur devoir sacré, prêcher courageusement la vérité et opposer à tous les efforts athéistes leurs propres jugements et leurs propres efforts organisateurs... A la fin de l'année 1927, le nombre des évêques (*nominatim* connus), mis en prison ou exilés, est monté à 117 ; nous savons toutefois que ce nombre est loin de la réalité. Quant aux prêtres exilés ou opprimés, ils sont si nombreux que nous ne saurions les compter tous.

Il suffit de constater, d'après la statistique officielle des communistes, que, par exemple à Moscou, on comptait avant la guerre (en 1912) 3.202 évêques, prêtres et diacres, et 3.167 ecclésiastiques subalternes, tandis qu'après la révolution (en 1926) il n'y a plus que 738 prêtres de toutes les religions et confessions et 234 ecclésiastiques subalternes...

En outre, il y avait en Russie soviétique, au courant de ces années, des évêques qui ont essayé de professer une certaine loyauté envers le gouvernement soviétique (comme le Métropolitain Serge), ceci pour obtenir des communistes quelques concessions, bien nécessaires pour l'existence de l'Eglise. Mais dans ce domaine, comme dans tous les autres, tout concordait avec le gouvernement communiste, cette incarnation du mensonge, ne durera que jusqu'à l'époque où les communistes jugeront le moment venu de se dégager spontanément du concordat et de perpétrer leur dernière offensive. L'heure de ce dégagement a sonné en 1929 et l'offensive nouvelle est en marche.

* * *

Tout ce travail préliminaire aboutit au printemps 1929 à la loi suivante :

Toute paroisse religieuse, comprenant au minimum 20 personnes — âgées au minimum de 18 ans — doit être enregistrée officielle-

(1) IAROSLAWSKY. Même ouvrage, p. 92.

ment; après être enregistrée elle ne devient quand même aucunement sujet de droit. Les biens religieux restent nationalisés dans leur totalité et les paroisses ne conservent sur eux qu'un droit de jouissance accordé par le gouvernement, un droit précaire, lequel peut être révoqué à tout moment.

Tous les contrats sont passés personnellement par le chef de la paroisse qui reste, comme tel, responsable de tous. Les membres de la paroisse n'ont le droit de se réunir que s'ils en ont reçu l'autorisation pour une fois. Les paroisses n'ont le droit de fonder ni caisses de secours, ni sociétés coopératives, etc.; il est défendu à leurs membres de s'entraider matériellement; il leur est défendu de tenir des réunions pour enfants, jeunes gens, femmes; ni pour étudier la Bible, ni pour s'occuper de questions de littérature, de travaux manuels, d'instruction religieuse, etc.; il leur est défendu de se consacrer à l'éducation des enfants, de créer des bibliothèques, des salles de lecture, d'entretenir des hôpitaux, de distribuer des produits médicaux, etc.

Chaque prêtre est attaché à sa paroisse; il lui est défendu de prêcher ailleurs. Toute maison de prière peut être fermée sur une décision des autorités soviétiques centrales et locales et être appelée à servir à d'autres usages; à ce sujet, la répartition des biens d'une église liquidée entre les diverses autorités soviétiques est prévue dans la loi avec la plus grande exactitude.

Cette loi codifie toutes les lois des premières années et a été sanctionnée le 8 avril 1929 (2). Elle constate que toutes les fonctions vitales qui sont essentielles à une paroisse sont interdites, et que toutes les paroisses doivent prévoir leur liquidation prochaine.

A ceci s'ajoute l'abolition des droits civils pour tout le clergé. Pour tout le clergé le droit de vote est aboli. La liste, très détaillée, comprend: les moines, les novices, les prêtres, les diacres, les lecteurs de psaumes, les mullas, les muézzins, les rabbins, les prêtres catholiques, les prêtres protestants, les chanoines, etc...; qu'ils exercent un métier rémunéré ou pas; même s'ils fournissent un travail nommé « productif » dans une association collective agricole.

De cette façon, tous les ecclésiastiques sont placés au rang des êtres nuisibles à la société et mis à l'index, au rang des criminels, des aliénés, des ci-devant officiers de l'armée russe impériale, des ci-devant gendarmes, des négociants, des ci-devant bourgeois, etc... — bref au rang des individus suspects ou méprisables dans la société communiste, qui doivent être opprimés par l'Etat. Ces individus sont appelés officiellement les « sans-droits ». Ils n'ont pas le droit de faire partie des sociétés coopératives (tout commerce privé étant aboli), ce qui signifie le droit de périr de faim; ils n'ont pas le droit de recevoir des cartes de vivres; ils n'ont aucun droit en matière de logement; il ne leur est pas permis de faire donner à leurs enfants une instruction supérieure etc. (3). Ils font partie de la classe dangereuse, des « bourgeois », ou mieux des demi-esclaves, qui en vertu du décret du 16 octobre 1922 peuvent être arrêtés, sans autre forme de procès, et condamnés à une réclusion, pouvant aller jusqu'à trois ans dans un camp de concentration.

Cela signifie que dans l'Etat des soviets toute personne ecclésiastique est privée de tous droits, persécutée et exposée à la misère. Les membres de tous les cultes religieux, outragés et menacés, en sont réduits à recourir à la charité de la population, qui est elle-même plongée dans une misère inouïe.

Pour épouser le tableau de la lutte, il faut encore constater les faits suivants.

Pour ce qui est du mariage, le mariage religieux n'a aucune validité légale. Le mariage civil reste valable, mais l'union libre non enregistrée jouit des mêmes droits (4). La bigamie, la polygamie, l'inceste ne sont pas interdits, ne sont pas punissables. On a constaté des cas où le père a épousé sa fille; ils avaient déjà des enfants; le cas était qualifié par les rouges suprêmes du pays soviétique comme impunissable (5). Toute la presse soviétique en a parlé pendant quelques mois.

(1) Voir : *Sobranie zakonony i rasporyazhenyia rabotche-krestianskago pravitelstva R. S. F. S. R.*, 1929, N. 35. Surtout les §§ 1, 3, 4, 5, 11, 12, 17, 18, 19, 22, 25, 30, 40.

(2) Voir § 15 art. M du règlement sur le vote (édition de l'an 1929), ainsi que § 69 de la Constitution de l'Etat soviétique.

(3) Au courant des semaines dernières (mois de mars 1930) ces interdictions ont été un peu réduites, ce qui reste essentiellement sans importance.

(4) Voir le Code, mis en vigueur le 1^{er} janvier 1927, surtout les §§ 2, 3, 11, 16.

(5) Voir le protocole sténographique dans le *Sbornik statei i materialov po bratchnomu i semeinomu pravou*. Moscou, 1926, p. 130; ainsi que l'article de Krylenko dans le même ouvrage, p. 53. GOÏTBARGUE : *Straunitelnoe semeinoe pravo*. Moscou, 1925, pp. 194, 197, note 204, etc.

Ces règlements, et d'autres du même genre, ont pour but de combattre les préjugés religieux, d'abolir l'opium et les vapeurs de la religion, comme l'a constaté et souligné à plusieurs reprises un communiste, juriste et idéologue, Goïtbargue (1).

Il en résulte un relâchement et une dégradation monstrueuse de la conjugalité et de la famille, comme le prouvent les nombreux documents authentiques, même des protocoles sténographiques, que nous possédons (2).

Pour ce qui est de l'instruction publique, dans toutes les écoles et à tous les degrés de l'instruction, l'enseignement religieux a été supprimé dès le commencement et reste sévèrement interdit. D'autre part, on fait tout pour élaborer une méthode : de quelle manière l'enfance doit-elle être prise et influencée par la propagande antireligieuse dès son âge le plus tendre? Il s'agit, en effet, de créer une génération qui soit incapable de comprendre le mot « Dieu ». Dans ce but, il a institué une organisation de « pionniers rouges » qui en arrivent au point — comme le décrit Bouharine — que les enfants influencent leurs parents, les dénoncent, les abandonnent, les trompent et, le cas échéant, les poussent à s'engager dans le parti communiste (3).

Le corps enseignant est soumis à des instructions spéciales; les instituteurs sont simplement contraints d'enseigner l'athéisme aux enfants et aux adultes. La veuve de Lénine, Kroupskaïa, s'exprime ainsi : « Oui, nous exigeons des maîtres de village qu'ils propagent les idées antireligieuses et que l'école suive le système et la doctrine marxistes (4) ». Iaroslowsky s'exprime avec encore plus de véhémence : « Sur ce terrain », écrit-il, « il n'est pas permis aux maîtres d'avoir aucune opinion personnelle » (5). « Le maître de village doit savoir et être à même d'expliquer que ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais que c'est l'homme qui a créé son Dieu (6) ».

La méthode de propagande auprès des paysans est élaborée d'une façon toute spéciale : « Il nous faut suivre pas à pas », explique Iaroslowsky, « les tours et les détours des esprits paysans, les accompagner sur les sentiers les plus écartés et pénétrer au plus profond de leurs conceptions rustiques, jusqu'aux sources les plus cachées » (7) des idées et de la foi religieuse, « afin de prouver partout que Dieu n'existe pas et que seul l'homme peut secourir l'homme », — une idée essentielle de l'Internationale communiste.

Et tout ceci est couronné et complété par la propagande officielle et par la presse.

Je renonce à décrire ici les images obscènes, les vers abominables, les narrations « satyriques », les comédies stupides et les nouvelles vulgaires, dans lesquelles Dieu le Père, la Sainte-Vierge, Dieu le Fils et le Saint-Esprit sont raillés et injuriés. Iaroslowsky raconte lui-même comment les paysans s'emportent, deviennent furieux à la vue de ces images grotesques et injurieuses et châtient les propagateurs de l'athéisme à coups de bâton (8)...

Je renonce également à décrire les processions obscènes et provocantes, qui ont lieu en particulier la nuit de Pâques, le jour de Noël et aussi à l'occasion de certaines parades officielles, en présence des ambassades des Etats de l'Europe occidentale; et comment également des monceaux de saintes images dérobées, enlevées des églises sont brûlées avec ostentation.

On a recours à tous les moyens, — théâtres, cinématographes, mauvaises récoltes (9), misères, jours de fêtes... — tout est bien pour convaincre enfin la classe paysanne, que l'homme, selon l'expression même de Iaroslowsky, « adore un ciel vide »...

* * *

L'essentiel est de créer et d'instruire une nouvelle génération, suivant des préceptes complètement athéistes. C'est le but que

(1) GOÏTBARGUE : *Bratchnoie, semeinoie i opekunskoie pravo sovetsoy respublikhi*. Moscou, 1920, pp. 15, 16, etc.

(2) Voir par exemple le protocole sténographique déjà cité (*Sbornik*, etc.), pp. 154, 155, 179, 127, 151, 165, 131-132, 166, 135, 164, 130, 143, 169, 156, etc.

(3) Voir le protocole sténographique du XIII^e Congrès du Parti communiste de l'U. R. S. S., pp. 545-546.

(4) Protocole sténographique du XIII^e Congrès du Parti communiste de l'U. R. S. S., p. 480.

(5) IAROSLAWSKY : *Sur le front antireligieux*, p. 119.

(6) Même ouvrage, p. 115.

(7) Même ouvrage, p. 61.

(8) IAROSLAWSKY. Même ouvrage, p. 88.

(9) « C'est l'agronome qui doit devenir la sacerdotie du paysan ». KALININE. Sténographie du XIII^e Congrès communiste, p. 472.

les communistes ont réussi à atteindre dans une certaine mesure. En juin 1929, la Russie soviétique a vu se réunir à Moscou le deuxième congrès pour la propagande de l'athéisme. A ce congrès ont pris part un grand nombre de membres de l'association athéiste d'un radicalisme extrême.

Autrefois Lénine, après avoir lu le livre antichrétien d'un professeur allemand Drews, *Le Mythe du Christ*, trouva que ce professeur n'était qu'un réactionnaire, qui aide les exploités à forger de nouveaux préjugés religieux, abjects et vulgaires (1); le socialiste allemand Kautsky, athéiste comme les autres, n'est pour Lénine, qu'un « prêtre », « prostitué de la doctrine du marxisme » (2); tel est le radicalisme de Lénine et de ses adhérents, Bouharine et Iaroslowsky. Alors, dans la soi-disant académie communiste fut créée une nouvelle génération, — quelques milliers de jeunes gens, — pour laquelle Bouharine et Iaroslowsky ne sont que de grands parleurs sentimentaux. Et l'apparition de ces jeunes gens athéistes radicaux marque le commencement de la troisième période de la persécution du christianisme en Russie, c'est-à-dire la persécution actuelle.

Mais à présent, il ne s'agit plus seulement de la persécution de l'Eglise orthodoxe-orientale, mais d'une offensive générale et intégrale, dirigée contre tous les cultes, contre toutes les Eglises, toutes les confessions. On a commencé simplement en liquidant les églises, en faisant sauter les couvents et les cloîtres, en confisquant les cloches. Iaroslowsky appelle ce mouvement « un travail en vue de détruire les fondements matériels de la religion » (3)...

Qu'il en soit réellement ainsi, les communistes eux-mêmes ne veulent pas le nier; au contraire. Les journaux soviétiques officiels indiquent la fermeture de 134 lieux de culte en 1927 et de 592 en 1928 (4). Parmi les lieux de culte fermés en 1928, il y avait 445 églises, 59 synagogues, 38 mosquées (5). A Berlin, au mois de février 1930, il y avait sur la place de Potsdam une exposition ouvrière communiste, accessible à tous. On y pouvait voir une affiche, sur laquelle était écrit : « Dans 70 villes et 107 villages de la U. R. S. S., du 1^{er} janvier au 1^{er} juillet 1929, on a fermé: 166 églises orthodoxes, 60 mosquées, 10 chapelles, 34 synagogues, 16 couvents.

Ils ont été convertis en 44 écoles, 40 établissements de cultes, 16 communautés de logement, 12 maisons de culture intellectuelle (6). Iaroslowsky constate dans un de ses articles : « On ferme chaque jour de nouvelles églises »; c'est dans cet article qu'il indique les dates approximatives au sujet des églises fermées en 1929. Au mois de février, les communistes comptaient selon le journal *Le Drapeau rouge (Rothe Fahne)*, qu'ils ont fermé en Russie seulement, au cours des trois derniers mois, 680 églises et environ 200 mosquées et synagogues; « le 22 janvier », ajoutaient-ils « jour de la mort de Lénine, on a détruit à Moscou le couvent de Simonof, situé sur le bord de la Moscova ». Dans un journal communiste officiel de Moscou, *Prawda*, nous lisons un mot d'ordre d'un soviét régional : « pour le printemps, plus aucun paysan aisé dans notre gouvernement, plus aucun prêtre, plus aucun négociant privé » (7).... etc.

Iaroslowsky commente ces faits de la façon suivante : « Au plan de cinq ans qui doit servir à la formation économique du pays — succède un plan de cinq ans pour le déracinement de la religion... Et « l'enlèvement des cloches des églises nous fournit 300.000 tonnes des métaux utiles qui manquent tant à notre industrie » (8).

Les journaux de mars nous apportent le même ton et la même attitude : il ne s'agit que « d'intensifier », « d'approfondir et de développer » la lutte contre la religion (9).

Quant à la façon dont sont traités les prêtres, elle ressort clairement de la narration suivante : dans un village, les athéistes se sont emparés du prêtre, l'ont mis dans un sac et l'ont jeté dans un ravin; pendant trois jours le prêtre resta introuvable et les athéistes déclarèrent en riant qu'il s'était envolé vers le ciel... « De tels exemples », ajoute le narrateur communiste — « il en existe chez nous des milliers » (10)...

(1) Lénine. Ouvrage cité, p. 119.

(2) Même ouvrage, p. 137.

(3) Voir *Prawda*, 1930, 15 janvier. Article de IAROSLAWSKY.

(4) *Izvestia*, 1929, 4 juin.

(5) Voir *La Jeune Garde*, n° 22.

(6) Reproduit dans un journal de Berlin *Zwölf-Uhr Blatt*, 1930, 20 février.

(7) *Prawda*, 19, janvier 1930.

(8) *Prawda*, 15 janvier 1930.

(9) Voir *Le Sans-Dieu*, 30 mars 1930; *Le Sans-Dieu illustré*, 1930,

n° 5, etc.

(10) Sténographie du XIII^e Congrès communiste, p. 497.

Je n'ai plus qu'une question à discuter et à éclaircir : comment est-il donc possible de démentir tout cela?

Cette question se présente sous deux aspects : le premier concerne la manière de travailler des communistes, le second concerne le soi-disant « démentis » des derniers mois.

Pour ce qui est du premier, il faut souligner ce fait, que les communistes se donnent beaucoup de peine pour mener le combat contre la religion de telle façon qu'aux yeux d'un être naïf, surtout à l'étranger, il peut en effet sembler qu'il s'agisse là d'un mouvement spontané du peuple. En réalité, c'est le parti communiste qui devient l'instrument intermédiaire pour ce camouflage. Le paragraphe 13 du statut du parti oblige tout communiste comme tel à prendre part à la propagande antireligieuse. Il n'est pas permis de se soustraire à ce devoir par un simple « je ne veux pas » ou par une équivoque. Iaroslowsky approuve énergiquement ce paragraphe, le défend et le justifie de cette façon : ici il s'agit également d'un travail de collaboration étroite — comme avec la Tchéka — tous les communistes sont obligés de s'y soumettre sans autre réflexion (1)...

Eh bien, en vertu de la loi du mois d'avril 1929, les églises peuvent être saisies ou fermées pour les motifs suivants : 1^o si parmi les croyants de la paroisse il n'y en a aucun qui aurait pu prendre sur lui la pleine responsabilité légale; 2^o lorsque d'après l'avis des autorités locales et centrales, le bâtiment de l'église devient nécessaire à un besoin politique ou social; 3^o pour cause de délabrement (2). Il suffit de grever l'édifice de l'église d'impôts tellement élevés, que personne n'est en état de payer — et le premier motif joue. Il suffit que la cellule communiste ou le soviét régional rédige une pétition — et le cas de « nécessité » est établi. L'état de vétusté du bâtiment peut toujours être « constaté », même partiellement — et le troisième règlement est applicable... Et c'est ainsi que la minorité communiste à l'intérieur du pays a la possibilité de prendre l'initiative et de mener le combat « selon les lois », car les lois accordent à ces autorités toute faculté de pouvoir satisfaire à ces pétitions.

Mais pourquoi ai-je prononcé le mot « minorité »? En premier lieu parce que d'après les relevés statistiques officiels des communistes le nombre des membres du parti communiste ne dépasse pas 1.200.000 hommes (3) — contre 150.000.000 d'âmes qui constituent le reste de la population. En second lieu parce que Iaroslowsky lui-même estime qu'en Russie le nombre des croyants de toutes les religions s'élève à 95 % de la population (4)...

Tout ceci explique le procédé des démentis officiels ou semi-officiels des communistes et de leurs bureaux.

Mais en ce qui concerne spécialement le démenti émanant du Métropolitain Serge (février 1930), je dois dire ceci. Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé, ni par quelles menaces le Métropolitain a été amené. Mais il est hors de doute que le Métropolitain Serge connaît parfaitement toute la susdite vérité sur les persécutions religieuses; et ce qui encore est hors de doute, c'est que la menace des communistes ne le visait pas lui personnellement, mais des milliers de prêtres de ses diocèses... Et c'est ainsi que dans ce démenti nous voyons tout juste un cri de secours, un cri d'angoisse mortelle, qui est en soi-même une preuve émouvante de persécution, d'asservissement et de martyre... Car il n'est pas de tourment plus grand dans cette vie terrestre que celui qui consiste à se voir contraint de nier ses souffrances, son humiliation et le martyre physique et moral de ses enfants!... « Aidez-nous donc, aidez-nous! » — tel est le sens de ce démenti — « on nous humilie et on nous martyrise jusqu'à la mort et nous n'avons même pas le droit, la possibilité de crier au secours et nous sommes contraints de nier la vérité et de mentir à nos frères »!...

Oh, ce tourment! Oh, cette humiliation!...

Aide-nous, Seigneur!...

Aide-nous à trouver les mots empreints de cette vérité pure et de cet amour brûlant qui pénètrent comme la foudre dans les cœurs et qui, tirant les hommes de leur sommeil, leur montrent le danger imminent!...

Aide-nous que nous te restions fidèles jusque dans la mort...

Et que Ta Volonté soit faite!...

Professeur I. ILLINE.

(1) IAROSLAWSKY : *Sur le front antireligieux*, pp. 17-21, 43, 44.

(2) §§ 34, 35, 36, 46.

(3) Sténographie du XV^e Congrès communiste, p. 100.

(4) IAROSLAWSKY. Ouvrage cité, pp. 94, 109.

Une institution indigne de la civilisation moderne : la prostitution réglementée ⁽¹⁾

La réglementation de la prostitution est un mal autour duquel, trop longtemps, ainsi que le disait votre éminent homme d'Etat, Jules Lejeune, les honnêtes gens ont fait le silence. Et c'est précisément parce que dans les milieux sains on n'ose ou ne veut pas en parler que ce mal peut subsister et s'étendre dans l'ombre complice. Quant à nous, nous ne croyons pas manquer au respect dû à nos auditeurs en l'attaquant résolument, en plein jour. La lumière dissipe tous les préjugés, toutes les équivoques qu'on entretenait à plaisir sur cette question. Nous ne cesserons de le dénoncer et de le combattre jusqu'à ce qu'il ait disparu, tant par respect pour la femme et l'enfant que par respect pour la civilisation elle-même.

La réglementation est en effet un fléau social puisqu'en tolérant la commercialisation de la femme, elle maintient celle-ci à la condition de bétail humain et d'instrument de plaisir. Elle est de plus une école de démoralisation complète pour la jeunesse qu'elle précipite dans le bourbier de tous les vices. Enfin elle constitue un fléau physique au moins égal à la tuberculose car les maladies vénériennes, avec les ravages effroyables qu'elles occasionnent, n'ont pas de source plus sûre et plus permanente.

Aussi la question de la prostitution mérite-t-elle, plus que toute autre, d'occuper la première place dans la politique sociale.

Or, que voyons-nous dans nos pays? Depuis plus de cinquante ans, nos Etats modernes ont, en face de cette question, adopté une attitude différente de celle qu'ils prenaient pour combattre les fléaux qui ont nom : tuberculose, cancer, alcoolisme, etc. Ils ne tolèrent pas la tuberculose, mais il tolèrent la prostitution. Pourquoi? Ils se sont imaginé que la prostitution est un mal nécessaire, partant indéradicable et qu'il fallait canaliser le mal, l'atténuer autant que possible en le limitant, en l'autorisant dans certaines maisons, dans certains quartiers et au moyen d'êtres dégradés surveillés de près et parqués par endroits.

Mon pays portera dans l'histoire la grande responsabilité de l'instauration de ce régime abject, car son organisateur principal en fut Napoléon qui le propagea dans tous les pays où il conduisit ses armées et son influence.

Quelle triste ironie! Les tenanciers des maisons de tolérance ont donc été chargés d'assurer le bon ordre et la salubrité publiques! Bien que monstrueux et injustifiable en droit, ce système qui repose sur la surveillance de la police et des médecins, n'eût pas provoqué un vigoureux courant d'opposition s'il n'avait pas poussé à la traite des femmes et des enfants. En fait, il existe, hélas, une intime connexion entre la traite et les maisons de tolérance. Le personnel de celles-ci est essentiellement passager; le vice contre nature use vite et pour satisfaire la clientèle, la marchandise humaine doit être fréquemment renouvelée. Aussi assiste-t-on à une véritable chasse à la femme; sans trop attirer l'attention des profanes, les racoleurs et proxénètes organisent savamment leurs réseaux d'embûches; rendez-vous, annonces, etc., mille moyens sont utilisés pour corrompre les jeunes filles, les séduire, les séquestrer.

M. le ministre Jaspar a déclaré lui-même à la Société des Nations que tout en se réclamant du patronage de l'Etat, les maisons de tolérance pratiquent sans vergogne la plus odieuse traite des femmes.

(1) Conférence faite à Bruxelles sous les auspices de la *Ligue pour le relèvement de la moralité publique*.

D'ailleurs la commission d'enquête nommée par la Société des Nations est arrivée à la conclusion suivante : la traite des femmes est très active partout où il y a des maisons de tolérance tandis qu'elle a presque complètement disparu des régions où l'abolition est un fait acquis. Tant que des pays conserveront le régime de la réglementation, la traite ne pourra être enrayée efficacement; nos pays réglementaristes sont donc responsables de la survivance du pire esclavage des temps modernes : le trafic de la femme et de l'enfant.

Si les promoteurs de la réglementation caressaient l'espoir d'endiguer l'immoralité, l'expérience démontre qu'ils se sont lourdement trompés. Toutes les formes d'immoralité coexistent avec les maisons closes et les femmes cartées. Nous assistons à une efflorescence fabuleuse de la prostitution clandestine. Comment en serait-il autrement? En donnant l'investiture officielle à la prostitution sous certaines conditions, l'Etat justifie la débauche et semble l'autoriser sinon la protéger. La pâture réglementaire ne suffit bientôt plus aux clients des maisons reconnues. Des officines secrètes se chargent de leur fournir les mets supplémentaires désirés. Les prostituées isolées inscrites sur les registres communaux et munies d'une carte spéciale d'identité s'en prévalent comme de la reconnaissance d'une activité légitime, d'une espèce de permis de chasse. Mais jugez de la mise en carte : trois cents femmes à peine sont surveillées à Bruxelles alors qu'il en court dix ou quinze mille en pleine liberté. La réglementation appliquée aux femmes isolées professionnalisait le vice même accidentel et occasionnel; les femmes dénoncées ou surprises, privées des droits élémentaires qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels, ne peuvent guère se défendre. Pour elles, pas d'appel possible, de contre-expertise ni d'avocat. La femme inscrite est mise par là même au ban de la société et d'une défaillance parfois momentanée et passagère qu'explique trop souvent la misère ou la corruption de nos milieux citadins, l'intervention des pouvoirs publics va faire une déchéance définitive en consacrant la chute d'êtres qui auraient pu se relever si une main leur avait été tendue.

Toute l'organisation de la réglementation tend en définitive à renforcer et à propager l'immoralité, au lieu de la circonscrire et de la limiter. Elle reste par là même le défi le plus net, le plus caractérisé au véritable progrès social, en perpétuant dans nos milieux soi-disant civilisés un esclavage plus répugnant et plus révoltant que tous ceux du passé.

La Société des Nations vient de proclamer la charte émancipatrice du travail et je voudrais qu'elle fût gravée en lettres flamboyantes sur les portes de tous nos établissements industriels, commerciaux et autres : « Le travail ne doit pas être considéré comme une marchandise ». Mais hélas, à côté de cette formule de salut pour l'humanité, nos pays continuent à en admettre une autre, à savoir que les femmes peuvent être mises dans le commerce, comme des objets de négoce.

Quelle effarante contradiction! Je ne suis jamais parvenu à me l'expliquer qu'en l'attribuant à cette cause : ce sont les hommes qui profitent de la réglementation du vice honteux et les femmes qui en sont les victimes; c'est l'odieuse survivance de l'oppression de la femme que nous ont léguée des époques barbares. Ah! si une classe d'hommes était persécutée, si quelques hommes soupçonnaient qu'on lèse les moindres de leurs droits, il y a longtemps que la révolte aurait grondé, qu'un vigoureux mouvement d'opinion aurait balayé les injustices réelles ou apparentes; mais ici, il ne s'agit que de femmes...

Certes on n'empêchera jamais les défaillances volontaires, mais on peut les réduire en cessant de les provoquer officiellement. Il suffit de supprimer définitivement et totalement l'exploitation commerciale de la débauche derrière laquelle se cache et grandit

un capitalisme formidable auquel les socialistes feraient bien de s'attaquer. Lorsqu'on discute sérieusement la question, on ne rencontre pas d'adversaires ni d'objections solides sur le terrain des idées : tout le monde est d'accord pour reconnaître la fausseté et la nocivité de la doctrine réglemmentariste. Mais l'opposition se fait sourde et tenace quand il s'agit de passer aux actes; des intérêts puissants barrent la route de la libération. C'est ainsi que dans nos cités on prétend édifier le bon ordre et la moralité sur ces laboratoires de la luxure et des pires dépravations, source de démoralisation professionnelle pour les policiers eux-mêmes. Bien loin d'en assurer la sauvegarde, ces lieux sont plutôt l'origine première et la raison dernière du désordre et de l'immoralité publiques!

Ne jetons pas la pierre aux femmes reléguées dans ces bouges; elles n'ont pas à porter seules le poids de leurs fautes. Nous assistons trop indifférents à cet esclavage de sexe et de classe — car ce sont surtout les femmes du peuple qu'on traite ainsi — esclavage qui est une honte pour notre civilisation puisqu'il ne peut subsister que grâce au pharisaïsme des classes bourgeoises qui, sachant que leurs filles seront préservées, s'inquiètent peu que les autres tombent.

Erreur psychologique, monument d'arbitraire administratif, la réglementation de la prostitution est encore la contre-éducation érigée en système. L'Etat, l'instituteur, les parents s'efforcent de baser l'éducation de la jeunesse sur le respect de soi-même et des autres, sur l'intégrité morale. Dans le même temps, les pouvoirs publics ouvrent des maisons de débauche dont tous les étudiants de nos établissements secondaires et universitaires, tous nos soldats connaîtront l'existence, et le bouillonnement des passions naissantes ne les portera que trop souvent, hélas! à donner raison aux pouvoirs publics plutôt qu'à leurs éducateurs. A quoi sert-il d'éduquer ses fils, de leur apprendre à maîtriser ses instincts, si l'autorité se charge de leur procurer des occasions de perversion?

Pour lutter efficacement contre l'alcoolisme, on a trouvé bon de diminuer, de supprimer même les occasions de boire; pour lutter contre l'immoralité, on offre et on multiplie les repaires infâmes. N'est-ce pas détruire les bases mêmes de l'éducation? La prostitution est un mal, mais un mal pire quand les pouvoirs publics l'organisent.

* * *

Si nous passons maintenant à l'examen des arguments hygiéniques par lesquels, au nom de la santé publique, on prétend légitimer le régime de la réglementation, nos précédentes constatations et conclusions se trouveront consolidées et confirmées. On sait maintenant que les visites médicales auxquelles les prostituées sont astreintes bi-hebdomadairement ne peuvent donner la certitude de l'innocuité du sujet. D'ailleurs trop souvent les contaminées ont recours, soit spontanément, soit sur l'ordre de leurs tenanciers à des subterfuges et des maquillages qui voilent momentanément l'apparence de la maladie. De plus, qu'on songe bien qu'un seul contact suffit pour inoculer le germe virulent et que c'est parfois quatre-vingts, cent clients qu'une même femme devra subir en une seule journée. Et enfin : qu'est-ce qu'un régime sanitaire qui ne parvient à étendre sa surveillance qu'à un dixième ou à un vingtième des femmes susceptibles de propager les maladies vénériennes? Car les mineures échappent d'ordinaire au contrôle, et l'on sait qu'elles représentent une portion importante des prostituées et qu'elles sont les plus dangereuses étant à la fois les plus audacieuses et les plus habiles à se soustraire au traitement forcé. Et surtout, nul n'ignore que les hommes qui fréquentent les prostituées ne sont inquiétés par personne et transmettent impunément à leurs comparses, aux autres clients, à leur famille, les germes morbides dont ils sont porteurs.

Cette institution ne peut donc apparaître, au point de vue hygiénique, qu'une vaste parodie de prophylaxie sanitaire. Et les apparences de sécurité qu'elle présente — sécurité que recherchent les corrompus qui redoutent la paternité s'ils séduisent une fille honnête et la maladie s'ils se livrent à une isolée clandestine — aggravent encore, par l'illusion qu'elles créent, le danger de la contamination.

M. le professeur Bayet, avec toute son autorité, a résumé en ces termes la valeur de ce régime : « On commence à constater qu'il est non seulement inutile mais nuisible... Ce n'est qu'une façade et quand elle se sera écroulée, on s'étonnera que ce triste vestige du passé ait pu durer si longtemps ».

La réglementation, mesure de défense sanitaire, a fait radicalement faillite.

C'est qu'elle est un faux dogme. On a dit : la prostitution est un mal nécessaire, donc il faut s'efforcer de l'endiguer en la localisant, en la limitant. Ceux qui ont parlé ainsi oublièrent que la prostitution vénale est bien plus répandue qu'on ne le croit. Ce n'est pas à une infime partie des femmes perdues qu'il faut imposer par la contrainte un traitement médical. Il faut atteindre la masse des délinquantes et appliquer à cette masse des remèdes à la fois physiques et moraux. En un mot, pour être efficaces, les mesures préventives et curatives doivent avoir la même amplitude que le mal. Tout le reste n'est qu'illusion.

C'est ce qu'ont compris la plupart des nations civilisées et nous, qui nous vantons si complaisamment d'être les champions du droit, de la justice et de la liberté, aturons, dans ce domaine, été devancés par tous les grands pays qui, à l'heure actuelle, ont supprimé la prostitution réglementée : l'Angleterre, la Hollande, la Scandinavie, le Danemark, la Russie, la Suisse, l'Allemagne elle-même en 1927, — l'Allemagne, le pays des pouvoirs centralisateurs à outrance, attachée à la réglementation dans tous les domaines —, toute l'Amérique du Nord, une partie de celle du Sud, plusieurs grandes villes de la Chine et du Japon. Votre grand port national d'Anvers a eu, en 1925, le courage de supprimer ses maisons de tolérance et j'apprends que la Turquie, le pays des harems et de l'oppression séculaire de la femme, vient, elle aussi, d'extirper ce chancre de son sol. L'abolition n'est donc plus une utopie que pour les cerveaux rétrogrades de nos maires. Quelle leçon! quelle humiliation pour la France républicaine et pour la Belgique démocratique!

La question est bien tranchée par l'opinion presque unanime du monde civilisé et par l'expérience, qui a démontré les excellents résultats de cette réforme.

Les rapports fournis par la Hollande, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie abolitionnistes, à la demande de la commission d'enquête de la Société des Nations établissent que la traite des femmes se basait sur l'existence des maisons de tolérance et que la suppression de ces maisons a pour ainsi dire tué la traite. A Strasbourg, l'administration se dit heureuse de l'abolition qui a assaini le milieu, pour les militaires aussi bien que pour la population civile. M. Van Cauwelaert, bourgmestre d'Anvers, m'écrit que la fermeture des treize maisons de prostitution de sa ville a produit d'excellents résultats au point de vue sanitaire et moral. Et l'on pourrait continuer l'énumération sans aucune note discordante. Les médecins, réglemmentaristes il y a cinquante ans, sont à présent presque tous ralliés à l'abolitionnisme. Rien ne dépasse la déclaration solennelle que l'Union internationale des ligues antivénériennes vient d'exprimer à ce sujet. Elle était représentée à son dernier congrès par vingt et un délégués de vingt et une nations, tous syphiligraphes distingués ayant à leur tête M. le professeur Bayet, de Bruxelles. Voici ce qu'ils pensent au point de vue hygiénique de la prostitution réglemmentée, organisée par les pouvoirs publics : « Considérant que la réglementation de la prostitution n'a jamais,

à aucune époque, et dans aucun pays, permis de limiter les dégâts physiques des maladies vénériennes, l'Union internationale des ligueurs antivénéériennes conseille la suppression de la réglementation de la prostitution ».

L'éminent praticien D^r Bayet ajoutait, lors d'une séance dans cette même salle (1) : « La réglementation est la honte de la médecine sociale. Depuis 1919, nous avons lutté contre le fléau vénérien, non par la réglementation de la débauche, mais par l'emploi des méthodes de liberté, de persuasion, par la multiplication des dispensaires et le mal a diminué des neuf-dixièmes ».

Ces résultats sont donc bien définitifs, décisifs, concluants.

Il faut abolir l'organisation officielle de la débauche vénale.

Les pionniers de l'abolitionnisme se préoccupaient moins de trouver la formule constructive qui devait remplacer la réglementation, qu'ils ne s'efforçaient de buter dehors ce régime odieux. Et, à vrai dire, la suppression du système réglementaire est déjà par lui-même un progrès notable, un fait positif de perfectionnement social. Mais l'expérience nous a rendu plus attentifs aux nécessités implacables de la vie sociale et c'est pourquoi il est nécessaire d'indiquer dans ses grandes lignes, la réforme qui doit accompagner l'abolition.

* * *

L'abolition est le point de départ de toute une œuvre constructive, basée sur le droit commun, et qui réprime les attentats publics à la moralité sans distinction de sexe, qu'ils soient le fait des hommes ou celui des femmes. Dès lors que les règlements communaux sont expurgés de toute cause organisant la prostitution à l'instar d'un service public, la loi, le Code pénal peuvent être appliqués sans détour ni réticence. En vertu des principes du droit, sont considérés comme délits punissables le fait de tenir secrètement une maison de débauche, de se livrer au proxénétisme, tout comme à la traite des femmes et des enfants sans distinction d'âge. Pour protéger plus efficacement les femmes et les enfants, une police féminine contribue avantageusement à la vigilance du service d'ordre. Les dix-sept pays qui ont instauré complètement ce régime nouveau peuvent nous fournir les fruits de leur précieuse expérience dans ce domaine.

Je me rappelle qu'en 1891, un grand congrès antiesclavagiste s'est tenu ici à Bruxelles. Il importe que pour le centenaire de votre indépendance nationale, vous réalisiez sur votre propre territoire l'affranchissement des femmes auxquelles on refuse encore le droit à l'égalité morale. Cette contradiction vivante, voilà la honteuse ignominie qui déshonore encore la Belgique et la France! Nous avons supprimé l'esclavage des noirs. N'est-il pas grand temps que nous supprimions aussi l'esclavage des blanches, qui est même parfois celui de la race blanche — dans une ville de l'est de la France en effet, la tenancière d'une maison de tolérance n'est-elle pas une négresse, les clients sont des hommes de couleur et les recluses des blanches!!!

Mettons-nous à l'œuvre, qui que nous soyons, pour faire triompher cette croisade des temps modernes qui a rallié les adhésions enthousiastes de tant de grands Belges dans le passé: les Frédéric, les Jules Lejeune, les de Laveleye, les Edmond Picard et j'en passe.

C'est là une question de droit naturel, un devoir de conscience, une œuvre de justice et de fraternité, une mesure d'hygiène; elle ne peut diviser, elle ne peut qu'unir tous les hommes de bonne volonté: les éducateurs qui ont conscience de leurs responsabilités et des démentis cruels que ce fléau social inflige à leurs efforts pour amener la jeunesse à une vie pure, généreuse, utile, féconde; les femmes qui se rendent compte des outrages incessants que cette

institution inhumaine prodigue à leur sexe, outrages infligés à une catégorie de femmes mais qui retombent en définitive sur toutes les femmes; les socialistes dont le programme prévoit la lutte contre l'exploitation de l'homme par l'homme et qui, s'ils sont logiques, ne peuvent pas supporter l'exploitation de la femme par l'homme; les chrétiens enfin qui ne peuvent admettre qu'après vingt siècles de christianisme, on bafoue encore à ce point la dignité humaine et qu'on maltraite aussi cyniquement les âmes et les corps.

Vous, Belges, vous venez d'interdire la vente d'un seul petit verre d'alcool dans les débits de boisson; et je vous en loue car cette liqueur est un poison pour le peuple. Mais soyez logiques et ne permettez plus qu'on empoisonne votre race dans des lupanars officiellement autorisés, dans toutes vos villes ou peu s'en faut. Écartez de vos demeures la gangrène physique et la pourriture morale qui se dégagent de ces maudites maisons de tolérance.

À deux reprises déjà, la Société des Nations a mis tous les pays en demeure de supprimer chez eux l'organisation publique de la débauche. Ne restez plus sourds à sa voix et à celle de votre conscience: réclamez unanimement l'abolition.

PAUL GEMÄHLING,

Professeur à l'Université de Strasbourg.

Président des Ligues contre l'immoralité de France.

Vice-président de la Fédération abolitionniste internationale.

“ Esto Perpetua ”⁽¹⁾

Avant de quitter cette province, il me restait à voir le désert et les villes mortes qui le bordent: les vieilles villes romaines abandonnées, entre autres Timgad.

J'avais entendu dire que c'est en cet endroit que l'Atlas est le plus haut: le massif de montagnes qui s'y élève s'appelle l'Aurès. J'avais appris aussi qu'au sud il tombe à pic sur le Sahara, et que les ruines des cités désertes se trouvent à l'extrémité du plateau, en avant du massif. C'est là que les légionnaires étaient postés, et c'est là que l'invasion arabe fit le plus vite sentir ses effets: la destruction des forêts fut si complète, les cours d'eau furent si bien mis à sec, que les villes périrent de suite. Timgad en particulier est célèbre par sa perfection et par la préservation de son aspect, et plus encore parce que l'on peut s'y promener dans des rues pavées et parmi des colonnes restées debout, s'asseoir sur les gradins d'un théâtre et de là regarder un grand arc de triomphe qui lui non plus n'est pas tombé, sans entendre une seule fois le son d'une voix humaine.

Je me mis en route vers cette ville, la dernière de celles que je voulais voir, tombeau de l'empire, symbole et promesse de la nouvelle conquête. J'y allai partie en chemin de fer, partie à pied. En arrivant à Batna, qui est le lieu de départ pour Timgad et pour le désert, je découvris qu'il y avait une bonne route construite par les Français au pied de l'Aurès le long d'une vallée, mais que la distance était de plus de trente kilomètres. Je perdis le reste du jour en marchandages, car pour un trajet en voiture de trente et quelques kilomètres, je ne trouvais personne qui me demandât moins de vingt francs. Il se faisait tard, et dans mon ardeur à marchander, je laissais passer l'occasion de faire la route à pied pendant qu'il faisait clair. En effet, il n'y avait plus guère qu'une heure avant le coucher du soleil quand j'essayai le refus d'un messager de nuit qui allait se mettre en route. De pauvres gens auxquels je m'adressai, me dirent que personne autre ne partirait plus dans la direction où je voulais aller, et que si je tenais réellement à arriver à Timgad, il fallait ou bien me résigner à faire une marche de nuit, ou bien attendre au lendemain et coucher à Batna.

Les occasions d'aventure sont trop rares pour qu'on ne saisisse pas celles qui se présentent; je me mis donc en route vers l'est,

(1) Le Palais des Académies où parlait Gemähling.

(1) Voir la Revue des 11 et 18 avril, 2, 9 et 23 mai 1930.

seul sous les derniers rayons du soleil couchant; et, bien que je dusse marcher le ventre creux pendant des heures, et faire la plus grande partie de la route à pied, je n'eus pas à le regretter, car je vis un spectacle inoubliable, et je rencontrai un homme que je ne rencontrerais plus jamais.

Le spectacle que je vis, c'est Lambèse, le Lamboesis des Romains; et ce qui en rend l'aspect si impressionnant pour le voyageur solitaire qui le contemple à la tombée du jour, ce n'est pas la grandeur de ce qui reste, car il ne reste que peu de choses, c'est que les fragments qui restent sont si éloignés les uns des autres, et couvrent une telle étendue.

Le terrain en cet endroit forme une sorte de cuvette allongée, orientée vers un contrefort de l'Atlas, — la montagne qui soutient le ciel. La grande masse de l'Aurès se dresse sur l'un des côtés, et son sommet se perd dans les nuages, tandis que de l'autre se trouvent de hautes collines isolées et inhabitées. Le fond de cette vallée est à la même altitude que le sommet de Cader Idris dans le Pays de Galles; les hauteurs voisines sont aussi élevées que les Pyrénées; et tout cet endroit respire un air d'abandon. Il est impossible de ne pas se souvenir que le Sahara est proche, au pied de l'autre versant des montagnes. En effet, bien que la terre soit humide, et le ciel plein de lourds nuages, la pluie semble être impuissante à faire pousser la moindre touffe d'herbe et la terre reste nue. Au milieu de ce décor se dresse une tour carrée à peine tombée en ruines.

Le voyageur venu d'Europe, s'il est Français ou Allemand, est tenté de la prendre pour un vestige de la guerre de Trente Ans, ou s'il est Anglais, pour une construction de l'époque de Jacques I^{er}. Elle pourrait d'ailleurs être plus récente encore, avoir été bâtie par quelque seigneur Ecossais, ou à l'occasion de quelque révolte de province. Elle est en réalité beaucoup plus vieille que notre langue, plus vieille presque que notre foi. Quand on la regarde, il serait impossible de dire son âge si on ne le savait, et à la voir au bout d'une perspective de pierres tombées, on se demande pourquoi elle reste ainsi seule debout. Mais l'étonnement que l'on éprouve n'est rien jusqu'à ce que l'on se soit avancé encore d'un kilomètre : là au bord de la route se trouvent d'autres restes romains. Là encore était Lambèse. Alors si l'on se retourne vers l'étendue que l'on vient de traverser, on sent autour de soi les murs d'une immense cité, et l'étonnement que l'on éprouvait devient de la stupeur. En se retournant ainsi, on a devant soi le couchant et le soleil derrière les montagnes; la vallée est déjà obscure; la grande route que les Français ont faite scintille de l'éclat dur de la pierre sous les derniers rayons de lumière; les arbres sont encore visibles, surtout les pyramides sèches et funèbres de quelques rares cyprès, mais le petit village, la prison moderne (car il y a une prison), et les travailleurs disséminés çà et là sont tous noyés déjà dans le crépuscule; et l'on voit s'étendre sous ses yeux un grand vide, au-delà duquel, bien loin, rendue toute petite par la distance, s'élève la Tour prétorienne, pareille à un vivace souvenir d'enfance surgi par de là la monotonie des années.

La plaine qui s'étale avec son unique tour centrale semble infinie; à présent, elle apparaît sans haies, sans toits, sans hommes; mais il fut un temps où la Légion la remplissait de sa vie.

* * *

Tandis que je contemplais ce vaste espace nu, j'entendis un bruit de roues sur la route, et une diligence passa, qui s'arrêta à mon appel. L'homme qui la conduisait était le même qui avait refusé mes offres une heure auparavant. Il allait à Tébessa. Sans doute sa connaissance des hommes était imparfaite, car il augmenta son prix; de mon côté, je lui offris la somme que j'avais déjà proposée à Batna, moins le prix des kilomètres que j'avais parcourus à pied. Il ne voulut pas céder, mais il consentit à me rendre trois services : d'abord, il promit de prévenir en passant un vieux soldat, tenancier d'une auberge près de Timgad, qu'un voyageur était sur la route; deuxièmement, il m'avertit que j'allais mourir de froid la nuit dans la vallée (en effet, la température s'abaissait considérablement et le temps menaçait de se gâter); troisièmement il me renseigna sur la distance, et me dit qu'à la trente-deuxième borne, il y avait, à droite, une route qui, en une demi-heure de montée, me mettrait à Timgad. Après quoi, il reprit sa route et j'employai de mon mieux ce qui restait de crépuscule en pressant le pas vers mon but.

La neige, récemment tombée en abondance sur les montagnes, en couvrait les sommets, et le vent, qui soufflait dans la vallée, était glacial; la marche était rendue plus pénible encore par des rafales cinglantes de pluie. J'avais dépassé la dernière ruine romaine, et j'avais aperçu au loin dans le crépuscule la dernière arche des Légions debout toute seule, avec près d'elle un grand arbre. Le couchant était d'un rouge flamboyant sous le ciel orange, les sommets des montagnes y profilaient en noir leurs immenses dents de scie, quand je distinguai, sur le fond pourpre d'une colline proche, le manteau blanc d'un Arabe.

Il conduisait une petite charrette à deux roues, attelée d'un de ces chevaux que l'on peut acheter en tout temps en Afrique pour deux cent cinquante francs; c'est-à-dire qu'il était doux, fort, vite et petit, et que dans le demi-jour il avait l'air de ne pas poser sur la terre, comme s'il était accoutumé à courir sur la crête des vagues. Je dis à l'Arabe : « Voulez-vous me permettre de monter ? » Il répondit : « Si c'est la volonté de Dieu ». En entendant une réponse si judicieuse, et ne doutant pas que j'étais une parcelle de l'universel destin, je sautai dans sa charrette, et je pris place à son côté. Tout en allant, il chantait une chanson qui ne comportait que trois notes, séparées chacune de la suivante par un quart de ton seulement.

Au bout de quelque temps, il s'aperçut qu'il serait convenable de causer, parce que j'étais son hôte; il dit donc tout à coup, en regardant droit devant lui : « Je suis très riche ». « Moi, dis-je, je suis pauvre, assez pauvre ». À ces mots, il secoua la tête et dit : « J'ai plus de chance que vous; je suis très riche, très, très riche ». Puis il secoua encore une fois la tête, et demeura silencieux pendant plus d'une minute.

Enfin il reprit sournoisement, avec un mélange de curiosité et de politesse : « Seigneur, quand vous dites que vous êtes pauvre, cela veut dire que vous n'avez pas d'argent en poche, mais que vous avez, quand vous le voulez, le pouvoir d'en obtenir ». « Non, dis-je, je n'ai pas de terres, et je n'ai pas même le pouvoir dont vous parlez. Je suis réellement pauvre, sans toutefois l'être trop. Tout ce que je gagne, je le gagne à parler en public pendant la mauvaise saison, et au printemps et en été, à écrire des livres ». Il prit un air solennel pendant quelques instants, puis il dit : « Vraiment, vous ne possédez pas de terres ? » Je répétai « Non », car en ce temps-là je n'en possédais pas. Alors il reprit : « Moi, j'ai seize cents acres de terre ».

Quand il eut dit cela, il rejeta la tête en arrière, dans un geste familier à ceux de sa race, puis il poursuivit : « Oui, et un quart de mes terres est planté en arbres fruitiers... Ils rapportent... ils rapportent... Je ne puis dire combien je suis content ». — « Dieu accroisse votre prospérité », dis-je. — « Voilà qui est bien parler, dit-il, et je vous en souhaiterais autant si vous aviez quelque chose à accroître. Mais c'est la volonté de Dieu. *L'un gagne, l'autre perd*, dit le Barbier; et encore il est écrit *Qui de vous peut être certain ?* »

Ces deux phrases furent récitées comme une leçon; il était évident que ce n'était que des formules. Il poursuivit : « J'ai des petits ruisseaux qui coulent au pied de mes arbres. Celui à qui j'ai acheté les avait laissés se dessécher; moi, je les ai soignés si bien que maintenant l'eau y est revenue. Ils nourrissent les racines de mon verger. Je suis très riche. Il y en a qui laissent tomber leurs murs, moi je les soutiens, parfois même je les reconstruis. Tous mes toits sont couverts en tuiles de Marseille... je suis très riche ». Alors je pris à mon tour la parole, et je lui dis :

« A quoi sert d'être riche, si on n'est pas en même temps célèbre ? Savez-vous chanter ou danser, ou bien êtes-vous capable de faire rire les hommes ou de les faire pleurer par vos récits ? Je ne vous demande pas si vous savez dessiner ou sculpter, car votre religion vous le défend, mais jouez-vous de la flûte ou d'un instrument quelconque ? Avez-vous le talent d'assembler de sages pensées en phrases harmonieuses que les autres répètent ? »

A cela, il répondit sans hésitation : « Je n'ai pas encore essayé de faire aucune des choses dont vous parlez; mais si j'essayais, je réussisrais sans doute, car je suis devenu très riche et un homme qui est devenu riche par son travail aurait pu devenir riche par tout autre moyen ».

Quand il eut dit ceci, je me rendis compte d'où cette théorie si répandue en Angleterre nous est venue; elle est d'origine orientale. Cependant il continuait : « Peu importe, d'ailleurs; ma ferme suffit à m'occuper. S'il n'y avait pas d'hommes possédant des fer

mes, qui paierait la flûte et l'instrument, le sage mendiant et le reste? Hein! Qui les ferait vivre?»

« Personne », répondis-je, « vous avez raison ». Et nous continuâmes à rouler rapidement dans la nuit sans rien dire pendant longtemps, jusqu'à ce qu'une pensée lui vint. « Mon père était riche », dit-il, « mais je suis plus riche que mon père. »

Il faisait froid, et je pensais à la longue route que j'avais à faire cette nuit, — trente kilomètres au moins à travers cette région déserte d'Afrique, — aussi fut-ce en frissonnant que je répondis : « Votre père pendant sa vie a été prospère, et grâce à lui vous êtes riche. Il est dit : *révère ton père, Dieu n'est pas plus pour toi.* » Il répondit : « Vous parlez sagement; j'ai moi-même des fils ». — Après quoi les hautes roues nous emportèrent quelque temps encore.

Mais bientôt les lumières de fenêtres basses apparurent au loin sous un rideau de peupliers, et il me les montra de la main : « Voici ma ferme ». « Dieu bénisse votre ferme », dis-je, « et tous ceux qui y demeurent ». Sa réponse ne me surprit pas médiocrement : « Dieu vous la donnera; je ne possède rien ». « Qu'est-ce que vous dites là? » demandai-je abasourdi. Il répéta la phrase, et alors je vis que ce n'était qu'une formule, et que peu importait que je compris ou non. Mais je compris fort bien ce qu'il me dit ensuite en s'arrêtant devant sa porte : « Ici, il va falloir descendre ». Je lui demandai combien je lui devais pour le service qu'il m'avait rendu, et il répondit : « Ce que vous voulez; rien du tout. » (Je lui donnai donc un franc, la seule monnaie d'argent que j'eusse en poche. Il le prit avec un salut magnifique, en disant : « Je ne puis rien accepter de vous », ce qui, je suppose, était encore une formule. Après quoi, il disparut dans la nuit, et je repris ma marche vers Timgad.

* * *

La route était complètement déserte.

Quand elle est absolue, la solitude est difficile à décrire, car c'est une forme du néant et elle ne peut avoir d'attributs, et par suite les mots sont impuissants à la caractériser. Le meilleur moyen d'exprimer la solitude de cette vallée est de dire que devant elle on a l'impression non pas que les hommes l'ont définitivement abandonnée, mais plutôt qu'ils ont sans cesse essayé d'y retourner et que sans cesse ils ont désespéré et se sont vus contraints de quitter cette terre maussade. J'eus cette impression; elle était fautive. Il fut un temps où les Romains occupaient et cultivaient ce sol; il fut un temps où au lieu de broussailles il y avait des forêts, au lieu de vagues étendues de sable il y avait des champs réguliers aux limites précises; mais tout cela s'est si profondément imprégné de la stérilité musulmane que, pour ma part, je ne pouvais croire que notre race eut jamais vécu là. Le souvenir même des ruines de Lambèse, si vivace et si récent, s'effaçait dans cette solitude immobile. L'Europe ne revint à la mémoire. Les rivières abondantes et les champs, qui pour nous forment les éléments naturels de tout paysage, ne sont pourtant qu'une sorte de jardin artificiel et le résultat d'une tradition ininterrompue, et je me demandai si, dans le cas où cette tradition venait à se perdre un jour, nos fils verraient dans l'avenir, comme je le voyais cette nuit en Afrique de vagues montagnes sans arbres, des amas de terre et de sable renués au caprice des vents et creusés de sillons profonds au hasard des pluies torrentielles.

Cependant la lune s'était levée, mais elle demeurait voilée derrière un rideau de nuages. Je marchais ayant à ma droite l'Aurès que les ténèbres faisaient paraître plus petit, et sur les sommets duquel on pouvait à peine distinguer la neige. La route s'étendait, bien française dans son exacte régularité, et je serais tenté de dire presque insolite en pareil lieu; elle était comme un pont jeté sur ce vide créé par la barbarie, où déjà on sentait le désert, — le ce désert proche, en effet, derrière les montagnes, au pied de la muraille de l'Atlas. Je décidai qu'après avoir vu Timgad, je pousserais jusqu'au désert.

Enfin j'atteignis la trente-deuxième borne, je la reconnus en lisant le numéro à la lumière d'une allumette. Je sus alors que je n'étais plus loin de Timgad. Une route prenait à droite, je la suivis et passai sur un pont à poutrelles comme on pourrait en voir sur un ruisseau de Normandie. J'aperçus une lumière sur la première pente des montagnes et derrière, elle, tout à coup, j'eus la vision confuse d'une véritable cohue de colonnes. Elles se dressaient

saient dans la vague lueur du ciel; il y en avait de toutes les tailles et des milliers, on aurait dit une armée en marche. Par une petite déchirure des nuages, un pâle rayon de lune tomba sur elles. Sa lumière fut vite éteinte; mais pendant un instant, j'avais pu apercevoir une grande cité, dépouillée de ses toits et morte, au milieu de cette contrée désolée.

Je ressentis violemment l'impression de ce spectre qui m'était apparu, mais mon corps épuisé de fatigue n'avait plus de curiosité. Je n'eus pas le courage de faire un pas pour voir la merveille qui m'avait été révélée, je me détournai et je frappai à la porte de la maison près de laquelle je me trouvais alors, et qui était encore éclairée à l'intérieur. Un petit vieillard courbé, mais plein d'énergie, vint m'ouvrir. C'était le soldat dont on m'avait parlé à Lambèse.

« Je vous attendais », me dit-il.

Alors je me souvins que le conducteur de la diligence m'avait promis de l'avertir, et je lui fus reconnaissant.

« Je vous ai préparé à manger », reprit-il. Puis après un moment d'hésitation : « C'est du mouton; il n'est ni froid ni chaud. »

Un homme qui a été de garde aussi souvent que ce vieux sergent, ne regarde pas à se relever la nuit, et un homme qui, comme moi, a fait une longue marche dans l'obscurité, doit manger ce qu'on lui donne, quand bien même ce serait du mouton, voire même du mouton tiède. Aussi je m'assis sans façons. Il m'apporta une bouteille de rude vin africain et un pain, et s'assit en face de moi, en me regardant fixement à la lumière d'une bougie. Puis il dit : « Demain vous verrez Timgad, qui est la ville la plus extraordinaire du monde. »

« Je ne la verrai certainement pas ce soir », répondis-je; à quoi il ajouta : « Assurément ».

Je pris une bouchée de viande, et il continua avec volubilité : « Timgad est une merveille. Nous l'appelons la Merveille. J'avais pensé prendre pour enseigne *Timgad la Merveille*, ou encore *Timgad la...* »

« C'est bien du mouton que je mange là? » dis-je.

« Assurément », répondit-il. « Que serait-ce, sinon du mouton? »

« Mon Dieu! » lui dis-je, « ce pourrait être tout autre chose; il ne manque pas de bêtes sur cette terre ». Je pris une autre bouchée; c'était détestable.

« Dites-moi franchement si c'est de la chèvre déclarai-je. » « Il y a quantité d'Italiens en Afrique, et je ne reprocherais à personne de me donner de la viande de chèvre. Les prophètes hébreux en mangeaient et aussi les Romains; seulement dites-moi la vérité, car la viande de chèvre ne me vaut rien. »

Il m'assura que ce n'était pas de la chèvre, et en vérité je le crus car cette chair avait certainement appartenu à un animal d'une espèce redoutable et imposante, à un animal qui avait dominé de toute sa taille imposante les chèvres et les moutons. Je songeai un instant au lion; mais je me souvins que son prix empêcherait qu'il fût tué pour la table. J'essayai encore une fois d'avaler un morceau, et mon hôte encore une fois reprit : « Timgad est un endroit... » Alors un dieu m'inspira et je m'écriai : « Du chameau! »

Il ne broncha pas. Je posai mon couteau et ma fourchette et repoussai l'assiette. Je dis : « Personne ne peut vous blâmer de m'avoir donné le mets du pays, mais vous avez eu tort de vouloir le faire passer sous un autre nom ».

C'était un bon hôte, il ne répliqua pas. Il sortit et revint avec du fromage qu'il posa devant moi. Il dit : « Je vous assure que c'est du mouton », et nous en restâmes là sur ce sujet.

Par contre, dans l'heure qui suivit, nous parlâmes de bien des choses, de l'armée dont il gardait le souvenir, de ses campagnes qu'il regrettait car il y avait perdu la moitié d'une main, de l'argent qu'il adorait et de l'Eglise qu'il ne pouvait souffrir. Il était foncièrement bon. Son visage était triste. Il avait évidemment aidé les pauvres, il s'était battu courageusement et avait gagné honnêtement une petite aisance, et voilà qu'à mille kilomètres des siens, au pied de l'Aurès, en un lieu désert, il parlait comme un Parisien de la Séparation des Eglises et de l'Etat et de l'égalité de toutes les opinions devant la loi. Nous continuâmes à causer jusqu'à ce que le chameau (ou le mouton) fût complètement refroidi et figé sur son assiette, et que la première lueur de l'aube eut commencé à attrister la pièce nue et à faire pâlir la jaune lumière de la bougie. Alors il me conduisit à une chambre, et chemin faisant, j'aperçus

par une fenêtre, au delà d'un petit jardin qu'il avait planté, l'impressionnant spectacle de l'ingad qui s'étendait à perte de vue, complètement silencieuse et ruinée, dans la tristesse du matin. Et sous l'impression de cette vision qui me poursuivait, je m'endormis d'un sommeil pesant.

HILAIRE BELLOC.

Traduit de l'anglais.

La fin paraîtra dans notre prochain numéro.

Hommage à Louis Le Cardonnel

Tout arrive, même qu'on rende justice aux poètes, avant leur mort. Louis Le Cardonnel, qui est depuis longtemps détaché des contingences, connaît cette bonne fortune dans sa vieillesse commençante (1); il reçoit le prix Petitdidier, un nouveau prix fondé spécialement pour les poètes d'un certain âge; il le reçoit, lui, le premier, comme un hommage à quoi nul autre n'aurait pu prétendre avant lui. C'est une manière de signaler à la foule un très pur artiste que les fervents de la poésie connaissent bien et mettent très haut, mais qui est peu lu en dehors de la franc-maçonnerie des deux ou trois mille initiés.

A ceux qui voudront le lire — sur ma parole — je prédis une surprise, s'ils en sont restés aux vieilles classifications d'école. Louis Le Cardonnel est un poète symboliste et le symbolisme, vieux à peine d'un demi-siècle, est fané et fripé plus encore que le romantisme, beaucoup plus que la poésie de la Pléiade. Or la poésie de Le Cardonnel est fraîche et vivante; elle a un accent d'éternelle jeunesse et une étonnante alacrité de mouvement. D'autres poètes symbolistes, un Francis Jammes, un Henri de Regnier, se sont évadés du symbolisme vers d'autres formules; Louis Le Cardonnel est resté symboliste; mais il a apporté dans le symbolisme une âme spontanée qui n'a pas besoin, pour s'exprimer, des artifices d'école.

Ce fils de la romaine Valence, élevé au bord du Rhône dans la clarté latine, faisait un peu figure d'exilé quand il débuta dans les brumes des symboles à la mode vers 1884. Pour expliquer cette aventure, il a recours lui-même aux mystères de l'atavisme: il descendait de maîtres verriers irlandais qui étaient venus sur le continent pour travailler aux vitraux des cathédrales. Dans les cafés aux verrières multicolores, dans la mélancolie appliquée des cénacles, dans les ornements de pacotille dont ils chargeaient le décor de la vie, dans les rêves obscurs d'une esthétique d'aurore boréale, il cherchait, nostalgique, l'âme de ses ancêtres. Il se fatigua vite de cette quête d'un introuvable Graal et il revint vers la lumière; mais de son séjour au pays des cygnes et des songes, il garda un certain pli mélancolique de l'âme, une défroque de métaphores rutilantes — et une certaine inflexion de voix, infiniment douce et tendre qui est peut-être ce que le symbolisme a apporté de plus original dans la poésie.

Le grand agent de cette libération rapide fut sa foi. Il croyait en Dieu parce que Dieu est la Beauté. Vers cette Beauté parfaite il s'élançait de toute la force de son désir d'homme et de poète, s'irritant des vains objets de remplacement que lui offraient les

cabarets littéraires et de cette grossière caricature dont se contentaient ses amis. Il allait vers le sacerdoce; et il allait en même temps vers une poésie plus haute. Dès que l'artiste a quitté le terrain solide dont les bases sont établies sur la raison et dont les limites sont marquées par la claire lumière de la logique, il pénètre dans le domaine incertain des instincts et des songes, nous disons aujourd'hui dans le domaine de la poésie pure. S'il se laisse aller à poursuivre les formes fuyantes qui surgissent dans la pénombre pour disparaître dans l'obscurité, il risque fort de ne réaliser qu'une poésie de cauchemar. Mais il y a une faculté surnaturelle de connaître qui éclaire ces champs mystérieux de la seule lumière qu'ils admettent et qui donne aux apparences leur signification substantielle; c'est la foi. La foi peut sauver la poésie de la décomposition qui la menace dès qu'elle s'établit dans les au-delà de la raison.

Louis Le Cardonnel, quand il découvrit cette harmonie de la poésie et de la foi, éprouva une grande joie parce qu'il tenait l'orientation définitive de sa vie: poète, il était déjà prêtre, exerçant un culte et un ministère; prêtre, il serait encore poète; l'identité des deux fonctions enchantait son cœur et le Dieu qu'il rencontrait maintenant, il savait bien que c'était celui qu'il cherchait depuis toujours, puisque c'était le Dieu de Beauté. Le voyage avait été long et accidenté, la quête avait été difficile, et à certaines heures le pèlerin s'était demandé avec angoisse s'il arriverait jamais au lieu du repos.

*O mon Dieu, je reviens d'un long voyage amer
Où j'ai laissé mon cœur, et d'où je ne rapporte
Que stériles regrets d'avoir tenté la mer...
Mon ivresse est tombée et ma superbe est morte;
L'universel ennui creuse son vide en moi;
L'espoir sans s'arrêter passe devant ma porte...
Abandonné, lié de toutes parts d'entraves
Sur le rivage mort où je suis exilé,
Je n'apercevrai plus partout que mes épaves.
Mon Dieu! venez remplir ce néant désolé!
Je cherche vos desseins, ô Maître avec angoisse,
Me demandant toujours où vous me conduisez,
Pareil à ce feuillage errant que le vent froisse.*

C'est ainsi qu'il prie et se plaint dans cette *Attente Mystique* qui exprime si bien la désolation de son âme tant qu'elle cherchait à tâtons sa voie.

Dès qu'il fut établi dans le sanctuaire, inquiet et désireux d'une plus noble perfection, il voulut être moine; mais de santé fragile, il dut renoncer à son rêve et il revint au sacerdoce séculier. Sa poésie prit dès lors un plus rigoureux accent. Toujours ces décors éclatants, c'est la marque de l'école; toujours cet accent ingénu et tendre, c'est sa marque; mais une plus riche substance enfle son vers et son rythme se met au pas solennel de la liturgie. On dirait même que le symbolisme a trouvé ici son achèvement, la parfaite signification de ses symboles dans l'absolu théologique, et un cadre somptueux, enfin digne de leur ampleur, dans les pompes de la liturgie catholique. Cette plénitude et cette splendeur, plénitude et splendeur qui joignent l'humain au divin, en prolongeant nos perspectives jusqu'à leur achèvement surnaturel, voilà ce qui fait la souveraine beauté des *Carmina sacra*; c'est une réussite unique dans notre langue. Qu'on lise, qu'on déclame le *Praeconium Paschale* et on verra si j'exagère les formules de l'admiration.

*Le peuple est ressaisi par l'esprit des ancêtres,
Plus d'un homme incliné frémit comme un enfant,
La voix de l'orgue éclate, et tout le chant des prêtres
Acclame le Christ triomphant*

(1) Louis LE CARDONNEL, né à Valence en 1862, fait partie entre 1883 et 1890 du groupe des poètes symbolistes. Ordonné prêtre à Rome en 1896, a passé une grande partie de sa vie en Italie et est revenu dans sa patrie d'origine. A publié trois volumes, *Poèmes*, *Carmina sacra*, de *L'Une à l'Autre aurore* (Mercure de France).

*Salut à ce héros de la sainte louange!
C'est lui que le Prophète au fond des temps montra
Pareil au vendangeur, rouge de sa vendange
Qui vient d'Edom et de Bosra...*

Le symbolisme de Louis Le Cardonnel trouva une autre source de renouvellement dans la découverte de l'Italie. Il ne s'agit pas de cette Italie pittoresque accessible à tout passant, ni de cette Italie des livres, « patrie de l'art et de la beauté », qui est devenue un cliché agaçant; il s'agit de cette Italie plus âpre, mais autrement savoureuse et forte que l'on ne touche et que l'on ne comprend que grâce à l'accoutumance que donne un long séjour. Le Cardonnel a passé quinze ans de sa vie à San Remo, à Gênes, à Florence, à Figline, à Rome, à Assise. Si, comme il le dit, il a laissé une part de son cœur au Val d'Arno, il a fixé tout le reste à Assise, auprès de de saint François. Assise, c'est assurément l'Italie, mais avec quelque chose de plus, avec un rayon surnaturel. Là, tout séduisait le prêtre poète : la variété et la mesure d'un paysage dont la gravité se tempère de douceur sans jamais dégénérer en mollesse, le charme d'un climat modéré et d'une lumière tendre qui prend vers le soir des teintes d'une mélancolie exquise, la vieille ville, les vieux couvents, le sourire d'une population accueillante et, partout présent, dans les rues, dans les églises, dans le cloître, sur les routes ombriennes, dans les sentiers rocailleux et fleuris, le souvenir du Poverello qui fut un grand poète et un grand saint, le vrai patron des amants de la Beauté.

Cette rencontre de la poésie symboliste et de la poésie franciscaine est un événement dans l'histoire de notre esthétique comme dans la vie de Le Cardonnel. Il y avait entre les deux une sorte d'harmonie préétablie, des promesses de facile synthèse, pourvu que la synthèse se fît dans une âme perméable à la tendresse et dans une âme qui fût un sanctuaire. Il serait facile de montrer que les œuvres nées de cette rencontre et de cette inspiration sont à la fois le développement normal de la substance des Fioretti et l'achèvement attendu de l'art symboliste. Le Cardonnel avait appris son art poétique à l'école de Verlaine et de Mallarmé; nous en savons les prestiges et les déficiences. Ayant maintenant fait la somme de ses acquisitions, parvenu à la plénitude de son génie, il ne reniait pas les leçons de sa jeunesse, mais il en découvrait le sens profond, le sens qui était resté caché pour ses maîtres, et il en complétait les exigences.

Je te dis : que ta voix résonne solennelle!

Que ton chant d'aède inspiré,

Où l'on sente toujours le battement d'une aile

S'élève aux cieux, large et sacré!

Brillants, mais accordant l'ardeur à la mesure,

Que tes transports vers l'Idéal

Ne brisent pas la forme harmonieuse et pure;

— Mets ta flamme dans du cristal!

Qu'un sens religieux vibre dans ta parole;

Que le verbe de ta vérité

S'entoure dans tes vers comme d'une auréole

D'immatérielle beauté.

Ah! la Beauté sacrée! on goûte en son étreinte

Les immortels enchantements,

Elle a sa coupe d'or, elle a sa coupe sainte

Pour exalter ses vrais amants.

Qu'elle parle aux douleurs des hommes par tes lèvres,

Qu'elle les emporte ravis,

Loin de la prison sombre où s'agitent leurs fièvres

Jusqu'aux plus sublimes parvis.

*Et que l'âme penchée, ainsi que vers des ondes
Sur tes poèmes pleins de ciel,
Entende lui venir, dans les stances profondes,
Un écho du monde éternel.*

Dans une pareille esthétique, dans un art poétique si subtil, si humain, si surnaturel, se réalise cette union que Le Cardonnel a toujours rêvée, de la poésie et de la religion, de la mission du poète et de la mission du prêtre. Prêtre et poète, il l'a été pleinement, non pas en faisant deux parts égales dans sa vie, une pour l'art, l'autre pour le sacerdoce, ce qui serait une manière de se diviser, mais en concentrant toutes ses puissances dans un seul service, le service de la Beauté qui est Dieu; ainsi le sacerdoce est un poème et la poésie est un sacerdoce.

Revenu dans sa patrie rhodamienne, Louis Le Cardonnel vit aujourd'hui à Avignon, dans la cité papale, où il retrouve les aspects de l'Ombrie, éclairés d'une lumière française. Il travaille, lentement, à un quatrième recueil poétique, dont le titre, *Pontificalia*, exprime bien l'inspiration théologique et liturgique tout en gardant l'allure mystérieusement solennelle des temps héroïques du symbolisme. Si la foule l'ignore, l'admiration fervente des jeunes poètes monte vers lui. Il est ému de leur amitié ingénue; il redoute pour eux l'épreuve de la vie qui est souvent fatale à la poésie. Combien d'artistes qui ont rêvé à vingt ans de servir la Beauté, deviennent des « montreurs » qui chantent pour de l'argent, des gendeletrés qui courent après la gloire de coterie! Pour les préserver de cette déchéance, Louis Le Cardonnel rêve d'une sorte d'ordre de chevalerie, l'ordre des chevaliers de l'Idéal, d'une congrégation littéraire, d'une sorte d'Oratoire de la Beauté, où ceux qui ont la vocation de la servir seraient protégés contre les conseils perfides de la vie. Combien cet anachronisme est touchant et comme il achève bien la physionomie franciscaine de ce poète symboliste devenu prêtre par amour de la Beauté!

J. CALVET,
Agrégé des Lettres,
Professeur à la Faculté libre des Lettres
à Paris.

« La dernière conquête du Roi Alger 1830 » (1)

Le Congrès eucharistique de Carthage, les fêtes du centenaire en Algérie nous rendent plus cher, au printemps de 1930, tout ce qui touche à l'Afrique du Nord. Un passé glorieux revit dans la splendeur du présent avec tant de force, que la plus haute des voix officielles, rompant un silence qu'on aurait pu croire perpétuel et qui est réservé désormais aux manuels scolaires laïcs, n'a pas craint d'exprimer la reconnaissance due par la France à l'un de ses rois, Louis XVI, le vrai libérateur de l'Amérique, n'avait pas obtenu cette justice pendant la guerre, quand on se bornait dans les harangues d'Etat à célébrer La Fayette et Rochambeau. A Toulon, avant de s'embarquer, M. Doumergue, qui s'était entendu féliciter par le maire d'avoir promulgué le jour même la loi sur les assurances sociales, ne se laissa point enfermer dans cette parenthèse électorale, mais rendit hommage à Charles X et au duc d'Angoulême. De l'autre côté de la mer, devant les représentants de l'Algérie réunis au Palais des délégations financières, il étendit son éloge au « Gouvernement de la Restauration ». A Sidi-Ferruch, il glorifia le maréchal de Bournont et les troupes royales. M. Doumergue s'est honoré grandement. On est heureux de lui rendre

(1) Deux volumes de la nouvelle collection historique (24 francs les deux) (Calmann-Lévy, 3, r. rue]Auber).

cet hommage à son tour. La France commence-t-elle enfin à se réconcilier avec elle-même ?

Pour aider à ce grand bienfait, rien de plus utile, en moment, que la lecture de l'ouvrage du prince Sixte de Bourbon : *La Dernière Conquête du Roi : Alger 1830*. C'est le mémorial définitif de la conquête.

* * *

Arrière-petit-fils de Charles X, le prince Sixte a écrit cette page d'histoire avec autant de bonheur que son aïeul l'avait faite. Histoire nationale, histoire de famille, c'est ici tout un pour lui; il lui appartenait de la raconter plus qu'à nul autre, à lui qui ne cesse, dans le Sahara sur les pas du père de Foucauld, au Tchad, en Éthiopie, de la continuer autant qu'il peut en traçant de nouvelles voies africaines à l'influence française.

L'ouvrage est dédié « A la mémoire de mon aïeul le roi Charles X qui donna Alger à la France et à celle des officiers, soldats et marins de toutes les armées d'Afrique ». Ainsi le prince Sixte unit, dans la même piété filiale, le Roi qui ouvrit à la France le nord de l'Afrique et les soldats qui, à son appel, firent rayonner d'un suprême éclat le drapeau blanc sur Alger. On aimera non moins que la dédicace, l'avant-propos qui résume, avec une fierté sereine, en quelques phrases dignes de l'airain ou du marbre, le témoignage de l'histoire :

« On ne conteste plus à la longue suite de nos rois, l'intelligence et la politique de leur œuvre : la France et son unité harmonieuse. Après la Révolution et l'Empire, nos deux derniers rois avaient tâché de reprendre ce labeur, et tout d'abord, en relevant les ruines. La Restauration ne ment pas au nom que l'histoire lui a donné. On rendrait à Louis XVIII et à Charles X une justice moins avare si on se dégageait, en regardant directement les faits, des idéologies passionnées qui, venues de l'étranger, empoisonnaient les esprits de ce temps-là, et préparaient la chute de la Royauté. Fidèle du moins à son passé, elle a fini par une conquête qui achèvera magnifiquement ses entreprises séculaires. Elle donnait à la France de toujours la plus grande France d'aujourd'hui. C'est elle, en effet, qu'on le veuille ou non, qui, en forçant la porte d'Alger, nous a ouverts les vastes horizons d'un empire dont maintenant on commence à savoir tout le prix. Ne fût-ce que pour cela, Charles X, que nous allons voir très clairvoyant et très agissant dans la poursuite de ce haut dessein, doit compter parmi nos grands rois; en mourant, les fleurs de lys ont jeté leur dernier éclat de fleur et d'épée.

« J'ai voulu le dire et raconter avec exactitude et simplicité cette suprême conquête du Roi. Pour mon plaisir, pour la joyeuse fierté de penser que j'appartiens à ceux qui ont tant fait pour la France.

Le livre est tout entier de ce langage, qui atteint sans enflure, la majesté de l'histoire, aussi naturellement qu'il sait parfois sourire, ou s'égarer tout à fait, sans cesser d'être grand. Le prince Sixte n'a négligé aucun document d'archives, aucun des travaux parus avant le sien; il a recueilli toutes les traditions; puis, jugeant de haut les événements et les hommes, au-dessus de tous les partis, il a pris pour unique lumière la grandeur de la France, fille aimée de l'Eglise. C'est pourquoi il a écrit, dans un style vraiment royal, l'ouvrage que la France attendait.

* * *

Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces deux volumes, si pleins qu'on en détacherait malaisément une page inutile, si bien composés qu'on ne les ferme pas avant d'avoir tout lu. Le prince Sixte y expose de main de maître, à quelles difficultés se heurta, le lendemain du fameux coup d'éventail, le gouvernement royal, partisan déterminé d'une expédition que l'honneur de la France et l'intérêt de la chrétienté commandaient également. Un des griefs de Charles X contre le Dey d'Alger n'était-il pas — le fait prend plus de relief après le Congrès de Carthage — d'avoir traité en ennemi le pavillon pontifical qui couvrait deux navires pillés par les Algériens? Le roi de France était le garant de la souveraineté du Pape; il en revendiquait les droits devant l'Infidèle. Les libéraux, par haine du trône et de l'autel, ne perdirent pas une si belle occasion de mener une campagne acharnée contre une entreprise où ils les trouvaient réunis, et dont ils

niaient dans leur aveuglement que l'on pût jamais retirer le moindre avantage. Un député nommé Bignon osa même reprocher au Roi d'avoir rompu avec la Régence à l'instigation d'un prince italien ». M. Combes n'aurait pas trouvé mieux pour désigner le Souverain Pontife.

L'Angleterre plus perspicace redoutait de nous voir grandir. Wellington, premier ministre, répétait à qui voulait l'entendre « Ni Bonaparte, ni le Directoire ne se sont jamais plus mal conduits ». Il disait « le Directoire » car c'est à lui qu'il faut remonter pour trouver l'origine des créances Baeri dont M. Esquer a si bien débrouillé l'écheveau, et qui furent, avec l'affaire du pavillon pontifical, l'occasion des hostilités.

Le prince Sixte montre avec quelle énergie et quelle finesse le Roi, secondé par ses ministres qui avaient nom d'Haussez, Bourmont et Polignac, sut triompher des obstacles venus du dehors. Polignac, si maladroit en politique intérieure, fit preuve dans cette campagne diplomatique d'une clairvoyance et d'une autorité admirables. Il nous en dira lui-même la cause principale tout à l'heure. Bourmont, qui avait à faire oublier Waterloo déploya dans la préparation, puis dans la direction de l'armée toutes les ressources de son grand talent : « Comme militaire, en effet, écrit le prince Sixte, le général était d'un valeur au-dessus de la moyenne; ses ennemis la nient, mais le témoignage de Napoléon reste, et l'Empereur était mieux à même de reconnaître les talents militaires que Louis-Philippe ». Le ministre de la Marine, administrateur hors de pair, sut triompher de la résistance des amiraux, tous hostiles à l'expédition, et, s'appuyant sur la jeune Marine, représentée par les capitaines de vaisseaux Du Petit-Thouars et Gay de Taradel, réalisa le tour de force de réunir et d'équiper en quelques mois la flotte la plus colossale des temps modernes : cinq cents navires. Le Prince établit d'après les archives de la Marine que rarement « ministère fut plus actif et plus fécond en résultats ». Cette partie de l'ouvrage, quoique technique, met en vive lumière la figure de ce baron d'Haussez, dont l'histoire générale avait gardé seulement pour la grande joie de notre patriotisme, la réponse péremptoire aux arrogantes remontrances de lord Stuart, ambassadeur anglais, qui s'était oublié, en lui parlant, jusqu'à la menace : « Milord, je n'ai jamais souffert que, même vis-à-vis de moi, simple individu, on prit un ton de menace; je ne souffrirai pas davantage qu'on se le permette à l'égard du Gouvernement dont je suis membre. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas traiter l'affaire diplomatiquement; vous en trouverez la preuve dans les termes que je vais employer : la France se f... de l'Angleterre ».

* * *

Mais le grand rôle appartient sans conteste à Charles X. Dès le début du conflit, il comprit la gravité de la décision à prendre. Sous le ministère Villèle, il avait soutenu le marquis de Clermont-Tonnerre et Mgr Frayssinous, partisans de l'expédition. Sous le ministère Martignac, il ne s'était pas laissé prendre aux combinaisons proposées. Il avait porté toute son attention avec le Dauphin du côté de l'armée et de la marine, car il avait trop vécu, et dans des années trop difficiles, pour se fier à la bonne volonté des nations. Il savait bien que la plus grande France inquiéterait toujours l'Angleterre, et qu'il fallait être fort pour être respecté. S'il avait eu de la politique intérieure une expérience aussi avertie que de la politique étrangère, 1830 qui vit son triomphe à Alger n'aurait pas vu quelques jours plus tard la chute de son trône. Pierre de la Gorce a fait ressortir dans son *Louis XVIII* et dans son *Charles X* avec quelle maîtrise les deux derniers Bourbons conduisaient les destinées extérieures de la France. C'est un des plus hauts privilèges de la fonction royale. En face des autres pays, le Roi incarne vraiment les droits, les intérêts, les traditions de la France. Par l'effet du sentiment paternel, uni à celui de son devoir, il veut que la Maison de France reste la première du monde. Il y veille, l'œil au guet, par-dessus la frontière, comme le père de famille qui « ne laisse pas percer sa maison ». Sa naissance et son éducation lui ont appris mieux qu'à personne ce que le reste de l'univers cache de redoutable ou de favorable à la Patrie. Le duc de Broglie aimait à rendre sensible cette sorte de prédestination, en racontant une historiette si jolie qu'on nous pardonnera de la redire après lui. Un jour en 1791, M^{me} Roland vit rentrer chez elle son mari qui sortait du premier conseil auquel il eût assisté comme Ministre. On s'était occupé d'un différend avec l'Autriche; comme aucun ministre n'y entendait goutte,

Louis XVI avait expliqué le point en litige. Toujours naïf, Roland s'étonnait d'avoir trouvé dans le Roi au lieu d'un être « abruti par l'exercice du pouvoir absolu » un homme, un Français mieux au courant des intérêts de la France que les ministres, députés — ils s'en targuaient! — de la souveraineté populaire et adeptes du *Contrat social* : « Grand sot, lui dit familièrement M^{me} Roland, si, dans sa situation il n'en savait pas plus long que vous tous ensemble sur de tels sujets, il serait le dernier des imbéciles ».

Dans l'affaire d'Alger, Charles X se surpassa. « Le Roi, écrira plus tard Polignac dans ses *Etudes politiques*, le Roi mena tout, prescrivit tout, dirigea tout; je ne fus que son premier secrétaire. » Aussi retrouvait-on dans les nombreuses dépêches diplomatiques citées par le prince Sixte, la marque du grand style, vraiment digne de Louis XIV, avec lequel Charles X répondit à lord Stuart qui, furieux de se voir éconduit partout, s'était présenté à l'audience royale, et avait eu l'outrecuidance de récriminer contre la France : « Monsieur l'Ambassadeur, tout ce que je puis faire pour votre Gouvernement, c'est de n'avoir pas écouté ce que je viens d'entendre ».

En vérité, Emile Ollivier a raison, et nous eussions aimé à relire dans l'ouvrage du prince Sixte ce que le ministre de Napoléon III écrivait dans son *Empire libéral* (1) :

« Charles X se montra passionné pour le relèvement national. Grâce à sa politique intelligente, notre situation était admirable au commencement de 1830. A Alger, nous représentions l'humanité; en Grèce, en Italie, les nationalités, partout la dignité; nous étions assurés de l'amitié dévouée de la Russie; il ne dépendait que de nous d'effacer les derniers vestiges de nos défaites. Nous allions nous retrouver à la tête de l'Europe. Un peuple convaincu que tout débat intérieur est de mince importance dès qu'il s'agit de la prépondérance extérieure, aurait tout pardonné au Roi qui lui rendait de tels services. Il ne l'eût pas renversé à l'occasion de quelques ordonnances maladroites, mais trop justifiées par d'implacables provocations. »

* * *

Car, on l'oublie trop. la Presse appartenait alors en majorité à l'Opposition. Elle s'attaquait au gouvernement royal avec une mauvaise foi dont notre temps n'offrirait presque point d'exemple, hors les journaux extrémistes, n'hésitant pas à prendre le parti de l'Etranger contre la France par haine de celui qui tenait notre Drapeau. C'était le triomphe de Tartuffe écrivain politique. Le prince Sixte fait d'abondantes citations des extraordinaires mensonges dont se repaissait le pays légal, ce petit groupe des électeurs censitaires auxquels la Charte confiait le droit de nommer les députés et qui se dressaient entre le Roi et le Peuple pour ne servir que leurs propres ambitions. Du Roi au Peuple, du Peuple au Roi, il y avait alors, partout où le peuple pouvait prendre spontanément la parole, au milieu d'une prospérité qui faisait le bonheur de tous, un amour renaissant dont portent témoignage les acclamations qui saluèrent partout le duc d'Angoulême traversant la France pour aller au nom de son père passer en revue l'armée et la flotte à Toulon. Quand le 2 mai il fit son entrée à Marseille, comme le baron d'Haussez lui disait sa joie devant l'enthousiasme de la foule, le Dauphin lui répondit avec un léger accent de tristesse « Je le vois comme vous, mais je doute qu'il y ait beaucoup d'électeurs parmi ceux qui m'accueillent si bien ». Malheureusement Charles X trop confiant ne fit rien pour se défendre.

Prévoyant notre succès dont il doutait en d'autres jours, le *Journal des Débats* du 17 mai avait cependant osé écrire dans le style de M. Prudhomme : « La France remerciera Dieu du courage de ses marins et de ses soldats; et puis elle courra d'enthousiasme gagner dans l'urne électorale une victoire bien autrement féconde pour son repos, sa gloire et ses libertés ».

Déjà le même journal avait dogmatisé : « Cette expédition n'a été inventée que pour distraire l'opinion publique au moment où se décide le sort de nos Institutions ».

On voit jusqu'où poussaient l'esprit de parti ceux qui plus tard ne devaient pas rougir d'avouer qu'ils avaient joué contre la Restauration « la comédie de quinze ans ». Concluons avec le prince Sixte : « On a trop souvent répété que la monarchie de Charles X

était tombée faute d'avoir compris son époque, celle du libéralisme. Il serait plus juste de dire que c'est le libéralisme du prince de Polignac qui, permettant toutes les licences, autorisa les Journées de Juillet ».

Après cent ans, loin de ratifier les déclamations de la presse et de la tribune, l'histoire rend ici à Charles X un magnifique hommage. En prenant Alger, il n'a pas seulement vengé l'honneur du nom français; il a été un de nos grands rois fondateurs. Tout notre empire de l'Afrique du Nord vient de lui; il le portait dans sa volonté, à l'heure où d'autres, tout près de lui, ne pensaient qu'à saper le trône. L'anecdote est bien connue qui le montre à la fenêtre du Palais royal regardant le ciel étoilé où monte une bise soudaine, la nuit du fameux bal offert par le duc d'Orléans en l'honneur des Souverains de Naples. Invités par le maître de la maison que l'excessive bonté de Charles X avait comblé de faveurs au point de l'élever au rang d'Altesse royale, les conjurés se pressaient en foule, mêlés à la Cour, dans les salons, pour regarder passer leur proie. « Voici un bon vent pour ma flotte d'Alger », dit-il à celui qui allait devenir, quelques semaines plus tard, Louis-Philippe. L'unique pensée de la France aimait le vieux Roi et cela resta aussi par un côté sa gloire, jusqu'au milieu des conspirateurs.

* * *

De l'expédition elle-même, le prince Sixte donne un récit vif et net, le plus entraînant et le plus coloré des récits de guerre, riche de traits placés avec beaucoup d'art sur la trame des opérations, que l'auteur explique suivant sa promesse avec l'exactitude et la simplicité d'un rapport militaire. En voici un entre mille :

Après l'explosion du Fort-L'Empereur, « les grenadiers du 17^e conduits par le capitaine Gautier, escaladent la brèche avec les carabiniers du 2^e de marche. Le grenadier Dumont, du 17^e d'infanterie, avisant le tronc calciné d'un palmier qui, la veille encore, servait d'amer pour la flotte, aidé de ses camarades, grimpe au sommet et y noue sa chemise en guise de drapeau blanc. Henri IV n'eut pas désavoué ce panache. A cette vue, une immense clameur remplit le fort et, se répercutant jusque sur les hauteurs de la Bouzaréa, roule sur la ville et la rade : la première armée d'Afrique crie : Vive le Roi ! ».

A la façon dont il parle de l'armée, de la stratégie et de tous les détails de la campagne, on sent l'œuvre d'un prince-soldat. L'expérience de la dernière guerre qu'il fit d'un bout à l'autre dans l'armée belge (la loi d'exception qui frappe tous nos princes français l'ayant empêché de servir dans notre armée) donne aux chapitres qui peignent le tableau des hostilités la même valeur technique que l'expérience européenne tenue de sa naissance et de ses traditions de famille avait donnée aux chapitres diplomatiques.

Nous suivons la marche lente de la flotte depuis Toulon jusqu'à Alger; nous assistons au débarquement de Sidi-Ferruch, à la bataille de Staouéli, à la bataille de Sidi-Kahlef, au siège et à l'explosion du Fort-L'Empereur, à la prise d'Alger. La description des batailles est saisissante, renouvelée d'après les mémoires inédits du duc des Cars, qui commandait une de nos divisions et qui joua un rôle de premier plan. « La simplicité même du récit devient une espèce de poésie, écrit M. Henri Bidou, dans le *Journal des Débats*, en rendant compte du livre. La nuit du débarquement, les combats de Staouéli et de Fort-L'Empereur, cent autres pages sont des scènes achevées ».

Certains passages resteront classiques et prendront place dans les anthologies, telle cette admirable page où nous apparaît dans toute son ampleur la capitulation d'Alger :

« Après le consul anglais, Sidi-Mustapha implorait la clémence du vainqueur. Mais impassible, sans lui accorder une réponse, le comte de Bourmont pria le général Desprez d'écrire sous sa dictée les conditions de la capitulation.

« Ce n'est pas sans fierté que nous pouvons nous souvenir de cette minute magnifique. Bourmont était debout, son chef d'état-major assis devant une table improvisée; autour de lui, ses trois divisionnaires les maréchaux de camp, les officiers d'état-major. Tous hâlés, brûlés, couverts de poussière, ils écoutaient dans un silence religieux la voix de leur chef. Sans doute, ne pouvaient-ils pas encore prévoir, en cette heure émouvante, l'immensité de l'œuvre qu'ils avaient accomplie. Quelques-uns parmi eux, vieux soldats de l'Empire, se rappelaient les entrées de l'aigle à Vienne, à Berlin, à Madrid, à Rome. Qu'est-ce qu'Alger à côté

(1) T. I, p. 219.

de ces capitales du monde? Et pourtant, de toute l'épopée impériale, il ne restait que la gloire, alors que Bourmont, avec trois divisions, venait de conquérir une nouvelle France d'outre-mer.

« La voix du général en chef s'élevait nette et lente... »

Le livre s'achève sur la scène poignante où le maréchal de Bourmont, ayant remis son armée au général Clausel, part pour l'exil auquel le condamne la Révolution de 1830. Cette révolution faillit nous faire perdre le fruit à peine cueilli de notre triomphe. Mais quand des Cars, pour rester fidèle à son serment, abandonna le commandement où il s'était couvert de gloire; quand Bourmont partit pour l'Espagne, à ses frais, sur un navire autrichien, l'amiral Duperré ayant refusé un navire français au vainqueur qui emportait pour toute richesse le cœur de son fils tué à l'assaut, le but de l'expédition était entièrement atteint : Alger conquis; notre puissance installée sur la terre d'Afrique; tout l'avenir qui s'ouvrait.... Il a fallu cent ans pour que justice soit rendue par les Pouvoirs publics au chef militaire de la conquête, comme au Roi qui l'avait envoyé.

* * *

Notre reconnaissance de catholiques et de Français doit se confondre en un sentiment unique. Au souci de la grandeur nationale, Charles X avait joint, en effet, plus haut encore, celui de la foi chrétienne. Lorsqu'il en avait appelé devant les prétentions de l'Angleterre aux intérêts de la « Chrétienté », ce n'était point, si habile que fut la réplique, un simple stratagème, mais il disait le fond de sa pensée qui correspondait à une réalité profonde. Détruire un nid de pirates, ce n'est pas un but à la taille du roi de France!

« Ce n'est peut-être pas sans des vues particulières que la Providence appelle le fils de saint Louis à venger à la fois l'humanité, la religion et ses propres injures. Peut-être avec le temps aurons-nous le bonheur, en civilisant les indigènes, de les rendre chrétiens. »

Cette conclusion du rapport présenté par Clermont-Tonnerre au Conseil des ministres venait tout droit du cœur de Charles X. Il partait pour reprendre la dernière croisade de saint Louis. Il voulait rapporter la Croix sur ces rives qui en avaient connu la splendeur dans le génie d'Augustin, après le martyre de Cyprien, de Félicité et de Perpétue. Par son ordre, dès la Casbah prise, une Messe y fut dite en présence de Bourmont, par un des aumôniers de l'armée et Bourmont annonça la volonté royale, non de forcer la conscience de personne, mais de rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ cette terre qui Lui avait appartenu. Grand acte renouvelé de Louis XIII qui, ayant envoyé le chevalier de Fontanges à Madagascar pour y établir la souveraineté de la France, lui avait donné l'ordre d'abattre les deux premiers grands arbres de la forêt vierge, de dresser avec leurs troncs mis en travers une croix géante, et de graver sur elle comme une devise ces mots : *Jubet hic Gallia stare crucem.*

Cette pensée tenait si fort au cœur de Charles X que, dès le lendemain de la prise d'Alger, il envoyait le consul général Mathieu de Lesseps demander au Bey de Tunis le terrain sur lequel saint Louis était mort à Carthage, pour y construire un sanctuaire qui lui fût dédié.

« En cette journée du 8 août 1830, écrit Georges Goyau, où le Bey donnait à Mathieu de Lesseps, au bas d'un traité secret, la signature qui allait être le lointain point de départ du renouveau chrétien de la Tunisie, Charles X n'était plus sur le trône. Une des suprêmes pensées de la branche aînée des Bourbons avait été d'assurer à la mémoire de saint Louis, en terre d'islam, un rayonnement religieux dont le Christ à son tour pût bénéficier. La toute dernière conquête de la monarchie française ne fut pas la ville d'Alger, ce furent quelques mètres carrés de terre tunisienne où, neuf ans plus tard, une chapelle s'éleva. Quel qu'ait été là-bas le labeur antérieur des Capucins, on peut dire que la vraie cellule-mère de la Tunisie chrétienne fut l'humble et symbolique chapelle dont Charles X eût mérité d'être lui-même l'architecte. »

Les ossements du vieux Roi ont dû tressaillir dans leur tombe exilée, aux ovations qui, pendant le Congrès eucharistique, montaient vers l'Hostie, à l'endroit où il avait rêvé d'une basilique, mémorial de l'Eglise et de la France. Mais il était dans le secret de Dieu que la royauté légitime vint mourir près du rivage où saint Louis était mort, sur la cendre des chrétiens disparus,

sans avoir conquis le Saint-Sépulchre. Le Christ est le seul Roi qui ne connaisse pas de déclin. Sur les ruines du trône de France mêlées à celles de Carthage, adorons le mystère de la Providence. Si la royauté avait duré dans l'esprit de Charles X, qui pourrait dire l'essor nouveau qu'aurait pris l'Eglise renaissante d'Afrique, au lieu de se heurter depuis Louis-Philippe à toutes les variétés du laïcisme! L'apostolat d'un Lavigerie appuyé sur le gouvernement d'Henri V qu'il avait appelé plus que de tous ses vœux, quelle perspective pour l'imagination et le regret!...

* * *

Mais cela n'est plus de l'histoire. Celle que nous raconte le prince Sixte est assez belle pour que nous le remercions de nous avoir donné le vrai livre du centenaire, et de l'avoir écrit avec une plume taillée dans le même métal que l'épée des Capétiens qui ont fait la France.

« En mourant, les fleurs de lys ont jeté leur dernier éclat de fleur et d'épée. » Ce drapeau blanc qui les portait, et que sainte Jeanne d'Arc avait choisi pour bannière, il est parti sur la mer après nous avoir ouvert l'empire d'une nouvelle France. Saluons-le avec amour en le regardant se coucher dans la gloire, du même côté que le soleil

ANTOINE LESTRA.

Faits-divers et commentaires

Déménagement

« On ne peut toujours monter, dans une ville comme Bruxelles où les maisons n'ont pas trente-six étages.

Joseph Prudhomme, lorsqu'il faisait l'éducation de son fils, disait : « Tout est contraste dans la vie, mon enfant. Ainsi, vois les gens de bas-étage : ce sont eux qui habitent généralement le plus haut ».

En vérité, ils logent souvent sous le toit.

J'allais en arriver là.

Au fur et à mesure que la Bourse baissait, moi je montais.

Du second étage, je m'élevai au troisième, pour payer un loyer moins cher. Du troisième, je dus bientôt gagner le quatrième. *Quo non ascendam!*... Arrivé au sixième, force me fut de redescendre.

Et c'est alors que je partis pour la campagne et m'y construisis une chaumière au coin d'un bois.

D'honnêtes gens prétendent que je ne suis bon à rien; pourquoi les détromper, puisque cette idée redouble leur activité, tout en me permettant de diminuer la mienne? Ils se chargèrent des meubles, de la cuisinière et de la vaisselle. Je me bornai à donner mes soins au déménagement de la bibliothèque et des manuscrits.

Qu'il me soit permis de déclarer, une fois pour toutes, que je ne suis pas paresseux et que ces derniers sont nombreux et variés. Il convient, en effet, de laisser croire que je ne cesse de travailler à des ouvrages en plusieurs tomes, et que le jour où je trouverai quelque éditeur disposé à publier mes œuvres complètes, les gens verront bien que je n'ai pas perdu mon temps.

En quelques jours, je vins à bout de fourrer ces précieux manuscrits dans des malles en fer.

Pour ce qui est des livres, je perdis rapidement courage. Il y en avait trop pour un seul homme!

Je convoquai quelques amis.

— Voilà trente caisses, leur dis-je. Il faut que ma bibliothèque entre là-dedans coûte que coûte. Aidez-moi, je vous prie, à me débarrasser de la plupart de ces livres coupés et non coupés que les éditeurs et les auteurs m'ont envoyés et que je n'arriverai jamais à lire en ce monde. Servez-vous largement, remplissez vos poches, vos serviettes et vos valises. Commencez par les chefs-d'œuvre de la littérature belge contemporaine; continuez par les écrivains français les plus admirés de notre temps; ne m'en laissez pas trop, je vous en conjure; dépouillez-moi, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

J'avais pris la précaution d'emballer moi-même l'Evangile, le dictionnaire Littré, une histoire du monde et quelques vieux auteurs. Pour le reste, je m'en remettais à la discrétion de mes amis.

Ils furent indiscrets et emportèrent plusieurs centaines de kilos de papier imprimé. La moitié des caisses resta vide et ma bibliothèque se trouva réduite des neuf-dixièmes.

Les « branconniers »

Par les fenêtres de ma chaumière, je vois cinq clochers d'églises villageoises. Les lapins sauvages viennent pâturer l'herbe de mon champ, qui était, autrefois, bien monastique et que le descendant de ceux qui l'achetèrent, pour cinq sols me revendit à un prix astronomique. Une immense forêt s'étend de mon seuil à une lieue loin. Seuls, les braconniers, les bûcherons et moi, y pénétrons l'hiver. Le propriétaire y vient, parfois, l'été. De mémoire d'homme, jamais un Bruxellois n'y a mis les pieds. C'est dire combien il est agréable de s'y promener en toute saison.

Dans les premiers temps, j'étais réveillé, la nuit, par des coups de fusil. Et je pensais : « L'endroit n'est pas sûr. N'ai-je donc fui les camions, les tramways et la trépidation de Bruxelles que pour tomber, ici, sous les balles des criminels ? »

— Soyez sans crainte, me dit Ricaille, ce que vous entendez-là, c'est un « branconnier » qui cherche un lièvre ou un lapin. On ne s'occupera pas de vous.

J'admire cette façon de ne pas accorder trop d'importance à des lois purement humaines et à des règlements de police qui seront peut-être changés à la prochaine saison.

— Où s'en va-t-on si tard, Monsieur Ricaille ?

— Je vais voir s'il n'y a rien dans mes colliers, répond Ricaille, qui part les mains en poches.

Et comme il a confiance en moi, il me raconte l'histoire d'un « branconnier » qui, accosté par un garde-chasse au moment qu'il délivrait un lapin pris, au piège, et interrogé sur ce qu'il faisait là, répondit :

— Je viens rechercher cette petite bête que j'avais attachée, ici, à ce collier, pour qu'elle pût manger un peu d'herbe sauvage, les choux de mon jardin ne lui convenant plus.

Les braconniers disent encore :

— Je vais voir s'il n'y a rien pour moi, dans le courrier de cette nuit.

Ou bien :

— Peut-être que je « trouverai » ou que je « rencontrerai » un lièvre.

Comme s'il était entendu que le gibier est d'entente avec eux, qu'il sera exact au rendez-vous, faisant la moitié du chemin.

C'est Ricaille qui m'a enseigné le moyen de « trouver » un lièvre sans fusil ni sans collier.

— Quand le matin, vous voyez deux oreilles bouger dans une touffe d'herbe, approchez franchement. « Il » ne s'enfuira pas, car « il » croit qu'on ne l'a pas vu. Seulement, en passant à quelques pas de lui, ayez soin de mettre votre casquette sur une branche qui se balance au vent ou sur un bâton que vous ficherez en terre. Et continuez votre chemin. Le lièvre restera là, comme hypnotisé, à considérer la casquette. Puis, décrivant un demi-cercle, vous reviendrez et n'aurez vraiment qu'à mettre la main au collet de ce distrait pour qu'il soit à vous.

Mon voisin Pouilloux

Pascal a écrit : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux ; les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes ».

Entrerais-je dans une période où je vais décidément avoir « plus d'esprit » pour parler comme Pascal ? Car, c'est un fait que je trouve à mon voisin Pouilloux une originalité que ne lui reconnaissait pas le petit hameau où je suis venu vivre à ses côtés. Et quand je proclame la surprise et l'admiration qu'il suscite en moi, on me rit au nez. Mais, de cela, je me console avec la phrase de Pascal.

M. Pouilloux a soixante-dix ans. Il est ardoisier, cultivateur, garde-chasse, dressure de chiens, bûcheron, selon les besoins et les saisons, et parfait honnête homme en toute circonstance.

Sa profession d'ardoisier l'a souvent conduit en ville où on l'appelait pour dresser des échafaudages dangereux. Ni le pied ne lui a manqué, ni la tête ne lui a tourné. Les villes ne lui ont pas imposé. Il n'en a rapporté ni préjugés ni simagrées, étant de ces hommes, doués de vie intérieure, qui possèdent de solides lumières sur les choses de la terre et du ciel.

Pouilloux a conservé ses racines plantées dans ce coin de campagne où il est né, où il s'est marié et a élevé ses enfants, où il « branconnait » avant d'être nommé garde-chasse, où il laissera la réputation d'un brave homme et les os de son grand corps coriace.

— Pourquoi vous obstinez-vous à monter sur les toits, Monsieur Pouilloux ? Vous gagnerez froid, ou un vertige vous mettra par terre ; M^{me} Pouilloux sera veuve et moi aussi je vous perdrai. Qui dressera mon jeune chien et, surtout, qui sera mon ami ?

— Monsieur l'abbé, quand vous apprendrez que je ne monte plus sur les toits, vous pourrez vous apprêter à venir à mon enterrement. J'aime mon métier comme à vingt ans. A votre santé !

Et nous entrechoquons nos verres que M^{me} Pouilloux a remplis d'eau-de-vie aux cerises. Ces cerises macèrent dans le bocal depuis qu'elles sont cueillies. Il est entendu qu'elles devront servir jusqu'à la prochaine récolte. Alors, M^{me} Pouilloux les remplacera et lavera le bocal par la même occasion. D'ici là, quand l'eau-de-vie est bue, c'est très simple, on en remet ; et les cerises ne se fatiguent pas plus d'être arrosées et de donner leur vertu que l'intelligence humaine ne se lasse ni ne s'épuise à s'appliquer à un grand nombre d'objets.

M^{me} Pouilloux est la parfaite compagne de son mari. Ensemble ces époux ont affronté les peines de la vie ; ils ont travaillé de leur mieux, amassant un petit pécule ; ce sont des amis qui se comprennent et se disent la vérité. Pouilloux rentre-t-il fatigué et ronchonne-t-il un peu trop ?

— Ça ne sert à rien de se plaindre, lui dit sa femme. Allez donc aboyer avec le chien, si vous voulez continuer !

Et Pouilloux se tait, forcé de convenir que sa femme, une fois de plus, a parlé le langage de la raison.

— Et mon chien, à moi, Monsieur Pouilloux ? Fait-il des progrès ?

— Je ne dis pas cela pour contredire Monsieur l'abbé, car le jour où j'aimerais de le contredire, Dieu m'est témoin que je ne sortirais pas de mon lit, le matin. Mais il ne faut pas oublier que votre chien n'a que six mois. C'est un enfant, bien qu'il soit déjà grand. Je ne lui ai encore appris que ses premières lettres.

Pouilloux est illettré lui-même, ce qui l'a peut-être handicapé au point de vue de ses intérêts temporels, mais ne l'a pas empêché de devenir un sage.

Il a résolu les problèmes secondaires à sa manière et le problème essentiel d'après l'enseignement chrétien.

L'interprétation qu'il donne aux mystères d'ici-bas n'est point celle des savants. Mais elle ne trouble point l'ordre social et elle lui fournit personnellement un repos d'esprit que les gens plus éclairés ont souvent mille peines à trouver. Et puis il ne doit pas changer de doctrines à toutes les nouvelles lunes. L'essentiel, pour l'homme, est-il de comprendre à fond ce monde matériel où d'ailleurs il ne verra jamais bien clair, ou plutôt de le dominer et de mettre ses soins à la pratique du bien ? Qu'importe que la science de mon ami Pouilloux s'abuse sur la constitution du chat et les bienfaits du lard, s'il est assez généreux pour me faire cadeau du chaton dont j'avais besoin et pour partager son dîner avec les pauvres ?

— Y a-t-il beaucoup de vieilles gens dans la paroisse, Monsieur Pouilloux ?

— Il y en a moins qu'autrefois, monsieur l'abbé. Quand j'étais jeune, chaque maison avait pour ainsi dire son octogénaire. C'était le temps des anciens Belges. Les gens d'aujourd'hui deviennent plus difficilement vieux. C'est qu'on oublie que l'intestin a besoin d'être graissé et l'estomac dégraissé. Sans quoi la nourriture ne passe pas dans le sang et le corps de l'homme devient semblable à cette bûche qui brûle là dans mon feu. Le lard graisse l'intestin et dégraisse l'estomac. J'en mange, sans reproche, le matin, le midi et, souvent, le soir.

« Sans reproche » est une expression dont nos campagnards se servent, comme d'une sorte de jurement ou de redondance, pour confirmer la vérité de leurs paroles et demander qu'on n'y voie pas de vanterie. « Sans reproche, je suis allé au Saint-Sang de Bois-Seigneur-Isaac », dira quelqu'un qui revient de pèlerinage.

— Et voulez-vous savoir, monsieur l'abbé, pourquoi les gens de ville meurent souvent jeunes et parfois empoisonnés ?

— C'est sans doute qu'ils n'usent pas assez de lard ?

— Et parce qu'ils mangent du chat, dans les restaurants, sous forme de lapin, et même, chez eux, sous forme de charcuterie. Il y a, dans la commune, des centaines de chats qui disparaissent, sans qu'on sache où ils vont. Ils vont à Bruxelles. Or le chat est une bête empoisonnée. Il contient trente-six degrés d'électricité.

— Combien, dites-vous ?

— Trente-six degrés d'électricité. Pour vous en convaincre,

vous n'avez qu'à prendre le soir, dans l'obscurité, un chat sur vos genoux et lui passer la main, à rebrousse-poil, sur le dos; vous en verrez sortir des étincelles. Les gens de ville ne savent pas que l'électricité est un poison. Mais les chiens le savent bien. Si vous jetez un morceau de chat, quelque bien nettoyé qu'il soit, à un chien, celui-ci s'enfuira, sans y avoir touché, dès qu'il l'aura flairé.

OMER ENGLEBERT.

(A suivre.)

L'échec du baroque en France ou le voyage du cavalier Bernin

La vague baroque qui, partie de Rome au début du XVII^e siècle, s'étendit sur l'Europe entière, et la reconstruit d'une multitude de monuments, dont quelques-uns sont parmi les plus beaux dont se puisse glorifier l'architecture, ne fût brisée et refoulée que sur un seul point. La France qui avait accueilli avec transport la production de l'art italien à l'époque de la Renaissance, se montra résolument réfractaire au génie et au style baroques.

Les raisons de cette hostilité sont d'ordres divers. On peut les découvrir aussi bien dans celui de la politique que dans celui de l'esthétique. Si le cavalier Bernin ne réussit pas à se faire écouter, et si la colonnade de Perrault se substitua, pour finir, à l'ordonnance majestueuse qu'avait projetée pour la façade du Louvre, l'architecte d'Urban VIII, d'Innocent X et d'Alexandre VII, ce n'est point tant peut-être que les conceptions de celui-ci heurtassent le goût français, très féru encore d'italianisme à ce moment, que parce qu'à cette architecture on avait appliqué à juste titre d'ailleurs l'épithète de romaine. Il n'est pas excessif de prétendre que l'état d'esprit gallican, avoué ou inconscient, fût pour quelque chose dans la répudiation d'un projet qui eût fait du Louvre, un monument aussi majestueux, si pas plus, que celui que nous pouvons admirer aujourd'hui, mais un monument plus spécifiquement italien que français. Or l'Italie, au début du règne de Louis XIV, ce n'était plus Florence ou Venise, c'était Rome, la Rome impériale et papale, Rome dont Paris, une fois de plus, se montrait jaloux.

Sans doute en appelant le Bernin à sa cour, Louis XIV ne songeait qu'à s'assurer les services d'un artiste justement illustre, et le plus apte, à son avis, à glorifier la splendeur naissante de son règne. Bien plus, la pompe et le faste que celui-ci prodiguait en chacune de ses œuvres, correspondaient trop bien à l'inclination secrète de son esprit, pour qu'il ne vit en lui l'interprète rêvé de ses desseins.

Aussi bien, ce n'est pas tant au Roi, qu'à la Cour qu'on doit imputer l'échec subi par le cavalier, par ce Bernin mandé expressément de Rome, accueilli comme un prince à son arrivée dans le royaume, reçu partout, d'ordre du souverain, avec une pompe vraiment royale, couvert d'or et d'honneurs.

S'il n'eût tenu qu'au Roi, nous aurions vu en place de la colonnade de Perrault, se dresser la façade conçue par le grand architecte baroque, et nous en trouvons aisément la preuve à la lecture de ce curieux document récemment publié par les soins de l'éditeur Stock, le *Journal de voyage du Bernin en France*, tel qu'il fut tenu par le sieur Chantelou.

Chantelou, Paul Fréart, seigneur de Chantelou, délégué par Louis XIV auprès du cavalier Bernin, pour lui servir de compagnon et d'interprète pendant toute la durée de son séjour en France, est un de ces personnages précieux, comme il s'en attache parfois aux pas des grands hommes. Ces mémorialistes de seconde zone n'ont pas le brillant des vrais écrivains, mais ils nous renseignent infiniment mieux sur les petits côtés de l'histoire. Le journal tenu par Chantelou des faits, gestes et paroles du cavalier Bernin alors qu'il était à la cour de France, nous donne mieux que les plus savants commentaires, les raisons exactes de la disgrâce qu'a subie celui-ci. Dans la vie, ce sont bien souvent les petites raisons qui l'emportent sur les grandes. Si le Bernin n'a pas réussi, ce n'est point la faute de son art, mais bien de quelques paroles imprudentes qu'il a prononcées. S'il eût été aussi fin diplomate qu'il était grand artiste, il y a tout lieu de parier que son grand dessein

eût été accompli. Le Bernin n'eut qu'un tort, c'est de dire tout haut ce qu'il pensait des hommes et des choses, et de les décrire comme il les voyait.

Dans une Cour aussi habituée que celle de Louis XIV au langage de la flatterie, et particulièrement vaniteuse, cette sincérité ne pouvait que lui valoir des ennemis. Il en eut immédiatement : les artistes dont il commentait les œuvres, les courtisans dont il visitait les châteaux ou les galeries, Colbert lui-même dont il lui arrivait de discuter les suggestions, lorsqu'elles lui paraissaient contrecarrer la magnificence du projet qu'il avait conçu.

Intransigeance d'artiste? Sans doute, mais qu'on se représente la position du Bernin. Lorsqu'il arrive en France, plus qu'attendu, réclamé impérieusement ou du moins il a toutes raisons de le croire, il est au sommet de sa gloire. Il a derrière lui, sans compter son œuvre sculptée, ce chef-d'œuvre incontesté qu'est la colonnade de la place Saint-Pierre. Il a bâti les plus beaux palais de Rome, les fontaines prestigieuses de la place Navone et du Trevi; il s'occupe de dresser à l'intérieur de l'église Saint-Pierre la chaire de Saint-Pierre, ce monument dans un monument, il a terminé les plans de la Scala Regia, dressé les plus ambitieux projets qu'un urbaniste ait jamais conçus. Successeur en titre de Michel-Ange, et le plus grand après lui, il appartient à cette lignée magnifique que seule l'Italie a connue, à cette phalange d'artistes universels, aussi aptes à sculpter une statue qu'à édifier un monument, qu'à dessiner un carrosse, ciseler un sonnet ou écrire une comédie.

Il a de plus l'amitié du Roi. Le Roi le lui dit et le lui prouve. En dehors du projet pour lequel il l'a fait venir en France, qui est de faire du Louvre une résidence vraiment digne de lui, il lui confie l'exécution de son buste, ce buste qui sera un des chefs-d'œuvre du Bernin; et l'effigie la plus vraie qui ait été tracée de Louis XIV, de l'aveu même des contemporains.

Le Roi a le sens et le culte de la grandeur; les idées du Bernin, pour qui rien n'est jamais assez noble ni assez magnifique, vont tout naturellement à la rencontre des siennes. Si l'on en excepte Lenôtre, qui s'occupe de créer Versailles, il n'y a pas d'artiste en France, qui puisse rivaliser à ce moment avec le Bernin sur le chapitre de la grandeur, pas plus Levan, que Lebrun, ou Mansart. Ces praticiens excellents, mais dont l'imagination a besoin d'être fouettée, voient naturellement petit. Le Bernin le remarque à plusieurs reprises. « Les Français, dit-il, ont du feu, mais une manière triste et menue. » Du feu, lui il en a à revendre. Il faut que les draperies, s'envolent, que les chevelures se rebroussement comme des flammes, que les chevaux des statues équestres se cabrent et fassent jaillir sous leurs pieds les cailloux et les étincelles. Le Bernin, qui est l'inventeur de la sculpture en mouvement, qui fouille le marbre jusqu'au point de le faire frémir, qui projette les pierres dans l'espace, au point qu'on s'étonne de leur équilibre, le Bernin paraît un peu fou à ces cervelles pondérées.

Le Français est, de naissance, un être ennemi du lyrisme. On pourrait lui appliquer presque en toute occasion l'affirmation de Baudelaire. Il hait « le mouvement qui déplace les lignes ». Son penchant le porte à aimer avant tout l'ordre, la discipline et la symétrie.

Il n'est romantique que par accident et son climat naturel est le classicisme.

Pays de la mesure, et du goût, la France n'est pas le théâtre où le génie plein de flamme d'un Bernin peut trouver une scène digne de lui. Il le sent. Il est à peine installé à Paris que le déconcombrement lui vient. Il augure mal de la bonne réussite de ses projets et il s'en ouvre auprès du brave Chantelou. Les compliments que lui valent ses projets dans la bouche du Roi ne l'empêchent pas de voir ce qui est, c'est-à-dire que le goût change vite en France, qu'on s'y déprend aussi vite qu'on s'y éprouve, qu'on y doit tenir compte de la cabale et de l'intrigue.

Et de fait, il a bientôt tout le monde contre lui, les architectes que sa présence évince, Colbert qui trouve ses projets bien dispendieux, le Roi qui se laisse tout doucement circonvenir par les courtisans.

Le projet qu'il a présenté pour le remaniement du Louvre, n'est pas officiellement répudié, mais c'est tout comme. Les travaux commencés ne se poursuivent que mollement. On n'en est encore qu'aux fondations, que le Bernin, pressé de rentrer à Rome, et sentant bien que l'enthousiasme a fléchi, décide que la partie est perdue. Il le confie à Chantelou, mais pour ne pas chagriner cet excellent ami et cicerone qui l'a servi de tout son pouvoir, il consent à masquer sa retraite de façon décente et à quitter Paris autrement qu'en claquant les portes.

Mais ses précautions oratoires, et protestations de parfait dévouement au grand Roi, ne trompent personne. Mandé au souper auprès du Roi pour s'expliquer au sujet du mécontentement qu'aurait marqué le cavalier, Chantelon s'en tire comme il peut, c'est-à-dire en diplomate soucieux de ne découvrir personne.

Il n'empêche que l'opinion est faite unanimement au sujet du Bernin, décidément considéré comme un homme impossible. Les cadeaux et les honneurs qui accompagnent le cavalier dans sa retraite ne feront pas que celle-ci ne soit désormais définitive.

Faut-il regretter cet échec du Bernin, et qu'on ne puisse de son fait ajouter un chapitre à l'histoire du style baroque? Nul n'y songe, et les monuments élevés sous le règne de Louis XIV et les œuvres entreprises se défendent trop bien pour qu'on soit tenté un seul instant de le faire.

Il reste qu'on fût injuste pour le cavalier, et les critiques d'art français qui ont entrepris dernièrement de réhabiliter le baroque en la personne du grand Romain ont fait œuvre de juste réparation.

Car si le passage du Bernin en France n'a laissé d'autres traces visibles que le buste de Louis XIV et cet autre chef-d'œuvre malheureusement mutilé et relégué dans un coin du parc de Versailles qu'est la statue équestre du même, il n'en reste pas moins vrai que sans sa venue, l'art français du XVII^e siècle ne serait pas ce qu'il apparaît actuellement à nos yeux. Le feu qui brûlait dans la poitrine du Bernin et dont il se plaignait que les artistes français fussent dépourvus, n'a pas laissé de se communiquer aux meilleurs d'entre eux. Son arrivée et son séjour en France n'eussent-ils eu pour résultat que de faire naître cette émulation et piquer au vif une imagination un peu lente à s'ébranler, qu'il conviendrait de lui en être reconnaissant. C'est ce qu'ont fort bien compris entre autres, les Gromort, les Marcel Raymond, les Waldemar George qui se sont faits, ces dernières années, les défenseurs du cavalier. Waldemar George va même jusqu'à regretter que son influence n'ait pas été plus décisive, et il proteste avec raison contre l'injure qui fut faite, et qu'on continue de faire à ce chef-

d'œuvre incontestable qu'est la statue équestre de Louis XIV par le Bernin, statue décapitée, remaniée et condamnée à l'oubli et à la décrépitude.

Ce n'est point parce que le Bernin a fait preuve par endroits d'un mauvais goût certain, qu'on peut se croire autorisé à méconnaître les parties hautes de son œuvre. On peut ne pas aimer la Sainte-Thérèse ou tel des monuments redondants qu'il édifia sur le tard d'une vie singulièrement remplie. Mais l'homme qui conçut et réalisa la colonnade de la place Saint-Pierre, le monument d'Urbain VIII, le Saint-Augustin de la chaire de Saint-Pierre, les fontaines de Rome pour ne citer que quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus connus, ne mérite pas le décri dont on a accompagné son nom trop longtemps. Lorenzo Bernini, le cavalier Bernin fut incontestablement un homme de génie.

Il a su conquérir à la sculpture et à l'architecture un domaine nouveau, qui est celui de l'espace et du mouvement. *E pur si muove*. Le mot de Galilée pourrait s'appliquer à l'œuvre du Bernin. *Et elles aussi se meuvent*, dira-t-on des œuvres qu'il a sculptées ou bâties. Le Bernin a donné du souffle au marbre et des ailes à la pierre. Il fut un grand animateur, et l'on peut encore trouver aujourd'hui auprès de lui de grandes et précieuses leçons, les urbanistes principalement, car le Bernin connut et pratiqua mieux que tout autre l'art de lier et d'incorporer l'œuvre sculptée à l'œuvre bâtie, la statue au monument, et non seulement la statue au monument, mais la statue et le monument à l'espace, la pierre immobile à la lumière fugace. Le Bernin fut un des maîtres incontestés du décor. L'architecture dont il fut en grande partie l'inventeur, est une architecture essentiellement vivante. Elle fait appel à notre imagination autant qu'à nos sens. Elle dérive au fond par delà les œuvres un peu scolaires de la Renaissance, du grand enthousiasme médiéval. Elle est lyrique et profondément humaine, et une des plus catholiques qui soient. On ne voit que trop bien ce que le cœur et l'esprit eussent perdu à ne la point connaître.

MARCEL SCHMITZ.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La grande joie de la prise d'Alger

Le centenaire de la prise d'Alger ne semble pas susciter un bien vif enthousiasme et cependant l'événement de juillet 1830 est un des plus marquants dans l'histoire de la chrétienté.

A cette nouvelle, l'Eglise tressaillit d'allégresse et l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, n'était que le juste interprète de l'universelle allégresse, lorsque, recevant Charles X aux portes de Notre-Dame pour la célébration du *Te Deum*, il s'écriait : « Sire que de grâces en une seule! La France vengée, l'Europe affranchie d'un odieux tribut, l'humanité triomphante de la barbarie, la croix victorieuse du croissant! Fils de saint Louis, quel motif de joie plus légitime pour votre cœur, et, pour nous, vos sujets fidèles, quelle juste cause d'allégresse et de transports! »

Sans doute l'expédition navale décrétée par le Gouvernement n'était pas une pure croisade : Charles X et Polignac songeaient probablement avant tout à faire taire les partis d'opposition, ou tout au moins à recouvrer assez de prestige, assez de force morale pour les briser. Mais, indubitablement, il s'agissait aussi de venger l'honneur de la France outragé par les insolences du dey d'Alger; il s'agissait aussi et, par-dessus tout, d'abolir la piraterie sur les côtes de la Méditerranée, d'effacer la honte de l'esclavage.

On sait trop, en effet, que la Régence d'Alger, fondée en 1516

par deux corsaires, les frères Barberousse, ne fut, pendant trois siècles, devant l'Europe humiliée et impuissante, qu'un hideux repaire de forbans et d'aventuriers. « La ville d'Alger, rappelle le chanoine Tournier dans son beau livre sur *La Conquête religieuse de l'Algérie*, entassait dans ses bagnes plus de trente mille captifs chrétiens, autant que pouvaient en contenir les fondouks de Tripoli et de Tunis et les matamores ou caves souterraines de Fez, de Salé, de Tétouan et du Maroc. »

La piraterie était là une industrie nationale, un trafic régulier pour alimenter le trésor des deys et subvenir aux besoins et aux plaisirs de la population. Quand les officiers français pénétrèrent dans la Kasbah, le 5 juillet 1830, ils y trouvèrent cinquante millions et une accumulation de richesses fantastiques.

Au début du XVII^e siècle, Alger était le marché d'esclaves le plus important : tous les habitants participaient à l'affrètement des vaisseaux de course et se partageaient le butin des razzias.

* * *

Je résume à grands traits le récit de ces horreurs d'après l'ouvrage cité plus haut. Le débarquement d'un vaisseau armé en corsaire était une fête publique. Deux à deux enchaînés, les captifs étaient d'abord conduits au pacha qui prélevait le cinquième ou le huitième de la prise pour la milice et faisait jeter au bague les chrétiens qu'il avait réservés. Les autres étaient ramenés au marché, livrés nus aux investigations corporelles les plus cyniques. Vendus aux enchères : les femmes, les jeunes garçons disparaissaient dans

les harems; les hommes, pieds ferrés par un cercle de métal et une grosse chaîne, étaient pliés à coups de fouet aux plus durs travaux. La nuit, aux bagnes! Hautes salles voûtées ne prenant jour que par de petites ouvertures dans le haut: là étaient entassés les esclaves, sur la terre nue, couchant sur leurs haillons, parmi les immondices, harcelés par la vermine, les reptiles et les scorpions. Au lever du soleil, sous le fouet des gardiens, ils sortaient pour aller à la corvée: constructions, transports, défrichements, terrassements. Leur pâture: une galette d'orge noire et dure. Aux fêtes musulmanes, les Maures andalous, qui se vengeaient ainsi de leur expulsion d'Espagne, achetaient des esclaves pour les promener en ville en les couvrant d'outrages; puis, les fixaient à des poteaux pour les lapider.

Les chrétiens de la chourme ou galériens étaient livrés à la cruauté du chef qui, pour attiser le zèle des rameurs, les flagellait avec un nerf de bœuf jusqu'à leur briser parfois les os ou à leur arracher les chairs. Aux cris de douleur, les Turcs répondaient par des éclats de rire; le rameur évanoui était jeté à la mer.

On conçoit que souvent des apostasies ont été extorquées par ces tortures. On comprend aussi que souvent des révoltes furent tentées et l'on se souvient, peut-être, de ces pages immortelles — hélas trop peu appréciées par les lecteurs ordinaires — où Cervantes dans son *Don Quichotte* a raconté les complots qu'il imagina, au cours de sa captivité, qui tous échouèrent, mais d'où il parvint à s'échapper vivant grâce à son incommensurable énergie. Les supplices infligés aux esclaves déclarés coupables dépassaient l'effort de l'imagination: bastonnades effroyables qui mettaient les pieds en bouillie, l'os à nu, faisaient sortir les entrailles du ventre; lapidation, bûcher à petit feu, empalement sur des crochets de fer scellés dans le mur des fortifications au-dessus des portes de la ville.

« Les bagnes, a écrit l'auteur des *Soirées algériennes*, ont renfermé des mystères de douleurs et d'héroïques vertus comparables à ce qu'ont vu les prisons romaines, aux premiers siècles du christianisme. »

Comprenez-vous, maintenant, lecteurs, l'émoi de la Vierge des douleurs, de l'Adolorata, de la Mère aux sept glaives? C'est elle qui suscita les Trinitaires, les religieux de Jean de Matha et de Félix de Valois, les Mathurins de Notre-Dame de la Merci, de Saint-Pierre Nolasque, pour se vouer au rachat des captifs, à prix d'or partout récolté, parfois au prix sublime de leur propre liberté.

Rappelez-vous le dévouement de Vincent de Paul et de ses lazaristes qui parvinrent à ériger des chapelles dans les bagnes où ils s'enfermaient toute une nuit pour entendre les confessions de ces malheureux.

Et ces infamies ont duré des siècles, l'Islam prenant un plaisir sadique à piétiner l'âme chrétienne, à martyriser « ces chiens de chrétiens », à courber devant le croissant les nations européennes devenues ses tributaires pour acheter le droit de naviguer dans la Méditerranée où il régnait en maître.

* * *

Pourquoi donc, là où avait échoué saint Louis, là où Roger de Sicile ne put remporter qu'un triomphe éphémère, pourquoi fallut-il que notre grand Charles-Quint n'ait pas réussi à libérer la chrétienté?

C'était en 1541. L'empereur avait décidé d'écraser le nid de pirates, d'abattre l'orgueil de la Porte avec laquelle François I^{er}, son antagoniste, venait de faire alliance. C'était coup double. Impatient de mettre à la voile, trop rassuré, peut-être, par les succès qu'il avait obtenus six ans auparavant à Tunis; sourd aux conseils du Pape, d'André Doria, de tous ceux qui le détournaient

d'une telle expédition en une saison peu propice, et se flattant, sans doute, de commander aux éléments, il parut devant Alger, le 21 octobre 1541, avec une flotte de cinq cent seize navires, portant une armée de vingt-cinq mille hommes. Tout semblait sourire à l'Empereur, le débarquement fut heureux, quand, le second jour des opérations, une furieuse tempête engloutit une partie de la flotte, en brisa une autre contre des rochers et força Charles-Quint à rembarquer ses troupes. On pense involontairement au déchainement des flots qui devait plus tard détruire l'Armada de Philippe II devant les côtes d'Angleterre.

Cet échec plongea l'Europe dans la consternation, l'espoir de réussir un jour, là où le tout-puissant César s'était avoué vaincu, s'évanouit, et les nations plièrent sous le joug musulman.

Ce gouvernement de brigands fut supporté par l'Europe pendant trois siècles après l'échec de Charles-Quint. Sans doute, des excès d'avanies provoquèrent de la part de la France, de l'Espagne de l'Angleterre, des démonstrations militaires, mais toutes ces interventions furent inefficaces.

Enfin, en 1815, le Congrès de Vienne déclara qu'il ne tolérerait plus les brigandages des forbans barbaresques, terreur des navires marchands et des populations riveraines de la Méditerranée. Pour exécuter cette décision, une flotte anglaise commandée par lord Exmouth bombarde Alger, le dey fut contraint de remettre trois mille captifs européens et de signer un traité qui abolissait la course et l'esclavage. Il signa tout ce qu'on exigeait de lui et ne se soucia pas de faire honneur à sa signature.

Quinze ans après sonna l'heure de la libération. La flotte de la France et son armée étaient victorieuses. Le 4 juillet, le drapeau blanc flottait sur la Kasbah; les fleurs de lis furent les prémisses du signe chrétien; le 6, le comte de Bourmont fit planter la croix sur le monument le plus élevé de la ville. L'Islam mordait la poussière, le long drame qui se jouait entre l'Afrique musulmane et l'Europe chrétienne prenait fin, la traite des blancs était abolie, les victimes vengées, la Méditerranée était libre, la côte de Barbarie abordable. Et le pape Grégoire XVI, depuis longtemps ardemment désireux d'arracher au joug de l'infidélité l'antique église illustrée par tant de martyrs, par tant de grands docteurs, l'église de Tertullien, de Cyprien, d'Augustin, de Perpétue, de Félicité, saluait avec une joie immense sa résurrection. Elle fut plus lente que le Pape ne l'attendait, paralysée par le gouvernement français lui-même.

Mais l'œuvre fut en bonnes mains, les Dupuch; les Pavy; les Lavigerie et le Congrès de Carthage viennent de la faire resplendir devant le monde entier.

Tout cela est sorti de la prise d'Alger; il me semble qu'il valait la peine de le rappeler.

J. SCHYRGENS.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

ALLEMAGNE

Un philosophe rhénan

De M. Robert d'Harcourt, professeur à l'Institut catholique de Paris, dans le dernier numéro de la Vie intellectuelle :

Une petite rue provinciale et sympathique d'un faubourg de Cologne. Auerstrasse 5, à Nippes. Un très modeste escalier de pierre. Une porte s'ouvre au troisième étage. Je suis chez Peter Wust, le philosophe rhénan.

Nous sommes quelques-uns en France à connaître les étapes de sa pensée : la *Résurrection de la Métaphysique* parue dès 1920, le *Retour de l'Exil* en 1924, retentissant coup de trompette qui annonçait en Allemagne le réveil des forces catholiques. Les catholiques allemands, dont l'hégémonie prussienne avait fait si longtemps des citoyens de « seconde zone », rentraient avec éclat dans l'arène. Les barrières du « ghetto » moral étaient brisées. Enfin, en 1928, cette puissante *Dialectique de l'Esprit*, monument de la pensée né de conflits intérieurs aigus.

Je ne suis pas venu ici depuis deux ans. Mais mon œil retrouve tout de suite les aspects familiers : les étroites pièces sympathiques et surtout les livres, les livres qui vous disent bonjour dès la porte l'entrée, vous invitent à pénétrer plus loin, débordent de partout, submergent l'antichambre, se poussent jusqu'au porte-manteau. Ils ont conscience de leur force. Jusqu'à présent, ils s'engraissent au seuil de la salle à manger. Peut-être le franchiront-ils un jour. Chez un philosophe, ils ont tous les droits. Ce sont les enfants de la maison. J'aime leur accueil. Il m'a toujours paru qu'il n'était pas de plus noble décoration pour des murs que d'être habillés d'intelligence et que, devant le livre, le damas ou la perse du tapisier chic faisaient cette figure à la fois supérieure et embarrassée que prend le mondain en présence de l'intellectuel.

Une porte s'ouvre, c'est lui. Il n'a pas changé. Il a toujours son étroite figure triste, aux traits tombants, mais qu'éclaire tout de suite le sourire. Un sourire d'enfant, limpide, qui fleurit avec tant de grâce sur ce visage creusé de penseur. Tous les sourires rajeunissent, mais celui-ci rend à cette figure sa fraîcheur d'écolier. Il y a en lui la candeur que n'a pas touchée la vie. Son binocle continue à ne se maintenir sur son nez que par un prodige permanent l'équilibre. Il n'y est pas assis, il y est accroché par un mince pli de la chair, qu'il doit cruellement supplicier. Wust n'a pas engraisé, il n'engraissera jamais. Ses vêtements n'ont pas l'air décidé à lui tenir au corps; la pomme d'Adam joue au milieu du faux col. Tout cela est trop vaste pour ce petit corps fluet où l'on sent si mince l'étoffe vitale, que l'on sent si mal rattaché à la vie de la matière.

Ce métaphysicien n'est relié au monde extérieur que par un lien fragile et incertain. Ceci l'expose, dans la rue, qui n'est pas son domaine, à des catastrophes. Je n'oublie pas la promenade où, frôlé par une auto et n'ayant eu que le temps de se rejeter en arrière, il m'avouait : « J'ai toujours l'impression qu'elles s'entendent pour fondre sur moi toutes à la fois. Il y a une conspiration des axes contre les philosophes ».

En pénétrant dans le bureau de travail, tout de suite mes yeux ont cherché deux photographies qui m'y avaient naguère frappé. Oui, elles y sont bien et à leur place habituelle, l'une à côté de l'autre : Max Scheler, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cette juxtaposition, c'est tout Wust. Le philosophe du « Principe d'Eternité dans l'homme » — la petite Thérèse, notre Thérèse. Métaphysique germanique et catholicisme pratique poussé jusqu'à ses dernières réalisations de piété et de tendresse, incarné dans le culte de la plus exquise et de la plus populaire de nos saintes. Ces deux images, placées tout près de son bureau, veillent sur le labeur quotidien.

Peter Wust s'est assis à sa table, moi en face de lui. Il a pris une de ses grandes pipes allemandes favorites, de singuliers objets qui ont l'air emprunté à un conte d'Hoffmann et qui accompagneraient parfaitement les gribouillages de Kater Murr. Leur longueur est d'un mètre environ. Leur fourneau de porcelaine, immense et oblong et dans lequel un paquet de notre caporal s'engouffrerait aisément, repose sur le tapis. Wust me dit écrire commodément les heures entières, le tuyau en bouche, avec cette singulière compagne à son côté. Il a donc allumé l'une de ces pipes et en tire de longues bouffées, tout en me parlant de cette voix sourde, lente, intense, qui enfonce dans l'idée.

Il me parle d'abord de Scheler. Le souvenir de cet homme qu'il admire, dont il subit le génie — la plus forte tête pensante du XX^e siècle, selon lui —, vit douloureusement en lui. Le « cas »

Scheler, ou plutôt le « drame » Scheler. La vie du philosophe s'offre à nous comme une ligne soudainement brisée. Les années de la guerre et de l'après-guerre permettent de constater clairement une évolution qui le rapproche toujours davantage de la foi chrétienne. Pendant la guerre, Scheler ne va-t-il pas jusqu'à s'associer à des retraites spirituelles au monastère bénédictin de Beuron ? Il écrit son chef-d'œuvre, son livre le plus lourd de pensée : du *Principe d'Eternité dans l'homme* (Vom Ewigen im Menschen). Il a à ce moment environ cinquante ans. Il est au sommet de son destin. Son existence va faire un coup brusque. Un vertige le saisit, une sorte d'ivresse d'humanité. L'éclair de défi de Prométhée apparaît dans son regard. L'Épicure terrestre s'empare de lui. Cette vie déjà sur son déclin veut goûter les extrêmes. L'œuvre des dernières années, particulièrement son dernier livre : *Situation de l'homme dans le cosmos* (die Stellung des Menschen im Kosmos, 1928), déchire tout ce qu'il a écrit.

La voix de Wust est visiblement émue. Il pense qu'à certain moment et du camp catholique certaines mains auraient pu se tendre. Il sait le rôle dévastateur qu'a joué dans cette vie la sensualité, la sombre ardeur du sang peut-être héritée d'une mère juive. Il évoque de mélancoliques entretiens où il prenait conscience de la vanité de tout effort de redressement. « Vous ne connaissez pas la fidélité, faisait la triste voix honnête de Wust, ni envers les hommes ni envers les idées. — « Je ne connais qu'une fidélité, repartait cruellement Scheler, la fidélité de la loi de l'éternel changement » (Die Treue zum ewigen Wechsel). Et pourtant cet homme disait, quelques jours avant sa mort, au professeur Gelb, dans la maison de santé de Francfort, où une crise cardiaque l'avait fait transporter d'urgence : « Dans le fond, j'ai toujours été catholique » (Im Grunde bin ich ja immer Katholik gewesen).

Wust ne peut détacher son souvenir de ce jour de mai 1928 où à Paris un télégramme, déposé sur la table de sa petite chambre de la rue du Cardinal-Lemoine, lui apportait la brutale nouvelle du décès. Il lui semblait alors que sa propre vie se défaisait. Une visite providentielle de Jean Baruzi en le forçant à réagir, à envoyer des télégrammes, l'arracha à l'enlèvement qui le menaçait.

Nous quittons le thème Scheler. Wust me parle des idées qui le préoccupent le plus pour le moment. Il traverse depuis quelques semaines une crise comme il en connaît souvent : une sorte de lourdeur, d'opacité triste de l'âme, contre laquelle il se débat et qu'il n'arrive pas à secouer. Il y voit une espèce de legs profond de la race. C'est quelque chose de tout à fait intérieur, enfoui très bas dans la conscience, comme accroché aux fibres intimes de l'être et qui résiste. On lutte contre un adversaire obscur; ce sont ses propres racines qu'il faudrait éliminer. « Nous sommes un peuple livré au pantragisme » (*ein dem Pantragismus verwandtes und überantwortetes Volk*). Les catholiques allemands, sans doute, ont les mêmes certitudes de foi que leurs frères de France et possèdent par conséquent comme eux le principe de sérénité qui git dans la possession. Seulement, cette sérénité reste chez eux théorique, « un article de foi » (*bekanntnismässig*). Elle ne rayonne pas au dehors; elle n'imbibe pas les êtres et les choses. On possède la vérité en Allemagne; on n'y possède pas, ou moins qu'en France, la « gaieté de la vérité ». Le catholique allemand souffre d'un mal géographique; il vit à côté d'un voisin triste, dans l'ombre portée de Luther.

Wust a respiré « un autre air sur la montagne Sainte-Geneviève », un air de légèreté et de saine gaieté. Et involontairement monte à ses lèvres le soupir qui est monté aux lèvres de Goethe et de tant d'Allemands, le soupir d'Ovide exilé sur les rives de l'Euxin, dans la longue nuit glacée de Tomes : « *barbarus hic ego sum...* ». Seulement la latinité de Goethe reste païenne. C'est une dilataction sensuelle de l'être, une joie intime de la créature rendue à ses affinités physiques, retrouvant la terre, la lumière, les couleurs. Chez un catholique moderne comme Herman Heffele, nous retrouverons la latinité conçue, cette fois, comme principe ordonnateur, une sorte de paysage architectonique. Je pense à l'admirable livre d'Heffele : *Das Gesetz der Form*. Mais là encore la latinité reste une catégorie humaine. La « loi de la forme » comme condition de l'efficacité de l'action de la pensée (Machiavel, Pétrarque) demeure une consécration terrestre. Chez Wust, la latinité se hausse sur le plan métaphysique. La « joie » latine, quand elle est de très pure essence comme dans quelques exemplaires de choix, il la conçoit comme le rayonnement dans la créature de la « lumière d'au-delà de la nuit ». Elle est par delà la lutte, l'effort, le poids humain. Elle connaît la légèreté souveraine. Elle est

pour l'Allemand le remède spécifique parce qu'elle a connu et dépassé le stade où il peine. Elle est encore ouverte du côté de la nuit, du problème. Elle est secourable à l'angoisse parce qu'elle l'a traversée. J'objecte la fécondité de l'inquiétude et qu'à côté de cette sérénité supérieure trop rare, il y a trop souvent, chez le Latin, une sérénité inférieure qui n'est que gaieté animale dans le soleil, abandon à l'automatisme de la vie. En somme, il doit s'établir entre nous une osmose. Wust en convient.

Il me parle de Paris, de son séjour chez nous, et tout son cœur s'ouvre. Sans lyrisme sentimental. Il serait le premier à en sentir l'impudeur. Il a reçu le don de s'épancher sans s'étaler. Il dit sans exaltation ce qui est : qu'il a reconquis chez nous cette lumière joyeuse de la foi qui se voilait chez lui, qu'il s'est retrouvé en se transplantant. Il me parle de ses amis : l'abbé Mugnier, Maritain, Baruzi, Charles du Bos, Le Roy, Jean de Pange. Il évoque une visite aux ruines de l'abbaye de Port-Royal en compagnie de Jean Baruzi qui lui laisse un ineffaçable souvenir... Sur sa table je vois les *Nouvelles littéraires*, deux études sur Rimbaud, le *Dialogue avec André Gide* de Charles du Bos chargé de notes, *Vigile*, le périodique catholique tout fraîchement sorti des presses de Grasset et déjà annoté. Il m'y montre une phrase de Mauriac sur Pascal qui l'a frappé et plongé dans de longues réflexions. Sur un guéridon traînent des numéros de la jeune revue allemande *Orplid* où les exquis souvenirs de jeunesse de Wust s'encadrent entre Duhamel et Vildarc. Je lève les yeux, j'aperçois perché au sommet d'une bibliothèque un moulage du diable fumeux des corniches de Notre-Dame qui regarde la ville à ses pieds en méditant, la tête dans ses griffes. Ici il regarde en face de lui le Goethe de Tischbein dans la campagne romaine et Immanuel Kant. Wust a aimé les plus humbles aspects de Paris. Il a la partialité de regard des amants. Nous ne songerons pas à lui en vouloir. A côté du Luxembourg et de sa jeune lumière, il a aimé le petit restaurant de la rue de Médecins où l'a tout de suite introduit Baruzi : la *Chope latine* (ce nom devait lui plaire!). Il a même aimé sa chambre, la chambre 14 de son grisâtre ogis de la rue Cardinal-Lemoine, l'Hôtel des Sports (un nom qui lui va si mal!). Oui, il a enveloppé notre ville d'une incroyable ferveur d'affection; mais le Paris qui l'a le plus aimé, c'est le Paris mystique et secret qui d'ordinaire se ferme aux étrangers. L'autre, il l'a tranquillement, candidement ignoré. — « *Caritas non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati...* » Cette vérité partagée, bien commun entre les amis, il en a profondément connu la joie. Il a aimé à Notre-Dame, le pilier de la méditation de Claudel. Il a découvert les petites lampes de sanctuaire qui veillent au milieu de l'énorme ville et la défendent. Ses courses à travers Paris ont très vite été des pèlerinages, de mystérieuses démarches. Il y a eu parmi les rues de notre rive gauche des amies que ne mentionne aucun Bædeker, la rue Monsieur, la rue Méchain et d'autres... Si l'on s'étonne de la sûreté d'intuition avec laquelle ce Rhénan a si vite découvert la patrie cachée de notre vie religieuse, je crois qu'il faut en chercher l'explication dans ce talisman qu'il portait sur lui en pénétrant chez nous : l'intelligence du cœur qui ouvre les vraies sources. Thomas Mann a aimé notre ville en flâneur intelligent et en reporteur mondain. Il en a goûté le chatoement et la grâce brillante. L'âme profonde de sa vie lui a échappé. Et rien n'est plus instructif à cet égard que la comparaison de sa *Pariser Rechenschaft* avec celle de Peter Wust.

Le jour baisse dans le bureau. Je ne distingue plus très nettement les traits du diable de Notre-Dame qui grimace à travers les volutes de tabac que Wust tire avec régularité de sa pipe d'Hoffmann.

Je pense que dans une chambre comme celle-ci des fils précieux se tissent que nous ne devons pas laisser se rompre; je pense que nous avons le devoir de répondre et qu'il ne faut pas que tant d'amitié tendue vers nous puisse retomber dans le vide.

Je prends congé. La porte d'un tout petit salon s'ouvre; je vois s'y encadrer Mme Wust, la compagne idéale de l'écrivain, souple, aimante, harmonieuse; les trois enfants.

Tout cela si simple, reposé et reposant. Tant de bonheur uni et calme. Quelque chose de fermé et de chaud, sans une fissure où puisse même s'insinuer l'inquiétude du mal. C'est vraiment dans des demeures comme celles-là que bat le cœur de la meilleure Allemagne.

Wust m'accompagne jusqu'à la porte à travers l'étroite antichambre encombrée de livre. Nous nous disons au revoir à Paris.

Cologne, Paris. Entre ces deux villes où a enseigné saint Thomas

d'Aquin il devait y avoir ce « pont spirituel » continu dont Peter Wust lui-même a si bien parlé. De ce pont, il appartient à l'amitié de jeter la première arche.

SUISSE

Le retour au bûcher

Le Journal de Genève a publié récemment, sous ce titre, cet article de son correspondant de Berne :

Le département de l'Instruction publique du canton de Berne vient de recevoir la singulière pétition; quatre cents personnes, appartenant pour la plupart au corps enseignant et se rattachant à divers partis politiques, demandent aux autorités d'examiner si les idées exprimées par M. G. de Reynold dans son livre sur *La Démocratie et la Suisse* sont compatibles avec son poste de professeur à l'Université et s'il se sert de sa chaire pour répandre ses idées dans la jeunesse universitaire.

C'est la deuxième attaque que des milieux radicaux et socialistes dirigent contre M. de Reynold. La première eut lieu en 1929; elle revêtit la forme d'une interpellation qu'un député socialiste développa lourdement devant le Grand Conseil bernois; il reprocha à M. de Reynold de défendre des conceptions royalistes et patriennes hostiles à l'Etat et au peuple. Le chef du département de l'Instruction publique répondit en termes excellents à ces accusations puériles et montra que la Constitution garantissait à chaque citoyen le droit d'exprimer ses idées. Il ajouta que M. de Reynold avait écrit son livre, non point en qualité de professeur bernois, mais à titre de simple citoyen. On pensait qu'après cette réponse où le Gouvernement affirmait un esprit libéral, la querelle cesserait. Mais ce n'est point le cas. Les auteurs de la pétition reviennent à la charge à propos du livre incriminé et reprochent à son auteur de vouloir « miner les fondations intellectuelles de la Suisse moderne et détruire les grandes conquêtes de la Réformation et de la démocratie ». Ils demandent, en termes voilés, qu'on éloigne de l'Université ce partisan des doctrines de Maurras et le défenseur de l'ancien régime ultramontain et autocratique.

Il faut décidément que les signataires de ce manifeste aient peu de foi dans la démocratie pour craindre qu'un livre puisse lui porter atteinte. Ne risquent-ils précisément pas, par leur démarche, de détruire une de ces conquêtes dont ils se montrent si jaloux, cette liberté de penser et d'écrire, cette haute tolérance intellectuelle qui a fait la gloire de nos universités? Celles-ci choisissent leurs professeurs, non point selon leur appartenance politique, mais d'après leur valeur personnelle; elles n'ont jamais montré un nationalisme étroit et plusieurs chaires importantes sont occupées par des étrangers de marque. Dans le domaine de l'économie politique, par exemple, certains d'entre eux représentent des doctrines qui ne sont point celles de la majorité du pays. A-t-on jamais songé à les traiter comme l'étaient les hérétiques autrefois?

Nous ne partageons pas les idées de M. de Reynold, mais ses adversaires les plus étroits devraient au moins admettre qu'elle appellent la discussion et que leur auteur, par son courage, son patriotisme et sa loyauté intellectuelle, force l'estime. Notez d'ailleurs qu'à l'Université de Berne, M. de Reynold enseigne, non pas l'histoire, mais la littérature française; le sujet qu'il a traité dans son livre ne fait pas l'objet de ses cours. Et cela rend encore plus ridicule la pression que ses adversaires veulent exercer sur les autorités pour qu'ils chassent un professeur qui s'est permis d'exprimer ses idées sur la démocratie en dehors de son activité universitaire.

Il y a dans leur manière d'agir quelque chose qui froisse et qui peine tout esprit tolérant; veut-on nous imposer une matière officielle d'apprécier nos institutions? une science historique selon l'évangile de certains partis? Ce jacobinisme intellectuel, cette intransigeance périmée nous feraient sourire s'ils ne traduisaient pas un état d'esprit fort répandu dans des milieux où l'on se flatte d'être progressistes. Mais, à vrai dire, il y a longtemps qu'on connaît les tendances autoritaires et sectaires des gens d'extrême gauche, ces pourfendeurs de la « réaction ». L'histoire du petit employé de banque que nous avons rapportée récemment les a révélés une fois de plus. Lorsqu'on voit se former une telle autocratie, on est tenté de regretter celle dont M. de Reynold faisait l'éloge, et l'on commence à croire que le progrès inscrit sur tous les programmes des partis avancés est une joyeuse piperie.

Berne, 17 mai.

R. P.